

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustrée, paraissant tous les samedis.

Vol. I. No. 14

MONTEPARIS, SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1887.

LE No. 6 CENTS

L  
E  
S  
D  
E  
M  
E  
S  
D  
E  
F  
A  
M  
I  
L  
I  
E



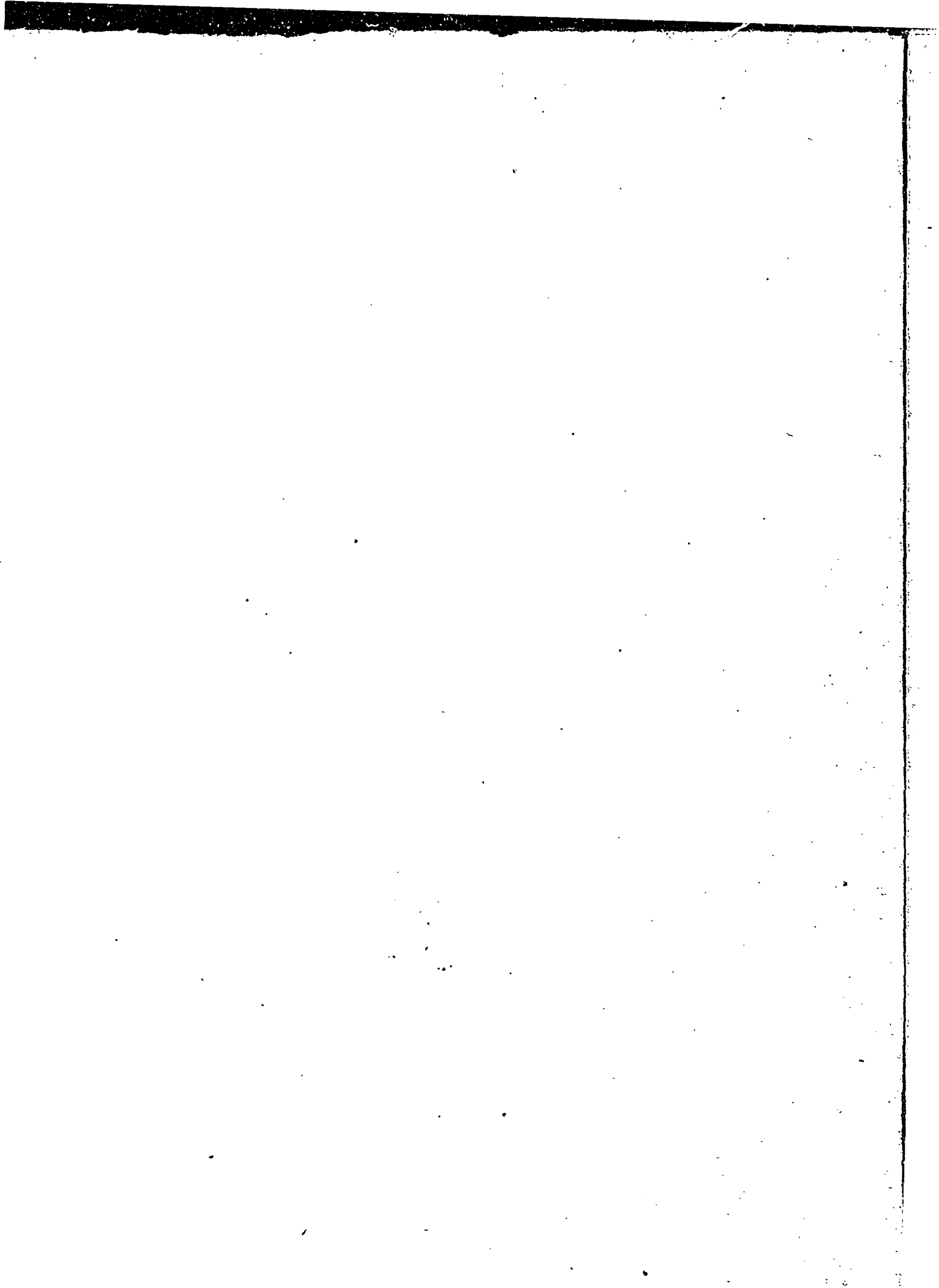
R  
O  
G  
A  
M  
B  
O  
L  
E

DEUXIÈME PARTIE

LE CLUB DES VALETS DE CŒUR



Pendant les deux minutes que dura pour lui cet examen, l'œil du comte et celui d'Hermine ne quittèrent pas son visage.



Le maître ouvrier gagna la rue de Charonne d'un pas rapide, s'arrêta devant le numéro 23, et jeta au portier le nom de François Garin.

— Au sixième, la troisième porte à gauche dans le couloir, répondit l'autocrate de la loge.

Léon gravit un escalier sale et tortueux, arriva au sixième et frappa à la porte indiquée, dont la clef se trouvait dans la serrure.

— Entrez ! dit une voix chevrotante à l'intérieur.

Léon poussa la porte, et son cœur se serra douloureusement à la vue du réduit dans lequel il pénétrait.

C'était une petite pièce mansardée qui n'avait plus d'autres meubles qu'un lit de sangles, un grabat, une table et deux chaises.

Dans le lit, un vieillard était enveloppé dans une mince couverture, trop légère pour la saison rigoureuse.

Le grabat était sans doute destiné à sa fille. La cheminée était sans feu.

Sur la table, il y avait quelques assiettes fêlées et vides, un morceau de pain, une cruche pleine d'eau.

Dans un coin, une vieille malle en bois, où sans doute étaient serrées les dernières hardes de la misérable famille.

Dans ce vieillard, dont les yeux étaient rouges et sans rayonnement, preuve certaine que sa cécité provenait de son intempérance, Léon reconnut son ancien ouvrier François Garin.

— Qui est là ? demanda l'aveugle d'une voix lamentable.

— C'est moi, répondit Léon, moi, Léon Rolland.

— Ah ! mon cher monsieur, s'écria l'aveugle, est-ce possible?... Tant d'honneur à un misérable comme moi...

— Votre fille est venue me voir, père Garin...

— Ah ! murmura l'ouvrier, qui parut retenir ses sanglots avec peine, la chère enfant du bon Dieu ! sans elle je serais mort, mon bon monsieur Rolland.

Et le vieillard se dressa à demi sur son lit et raconta avec des sanglots comprimés que sa fille le nourrissait depuis bientôt six mois, travaillant dix-huit heures par jour pour gagner de quinze à vingt sous.

— Hélas ! acheva-t-il, voici la morte saison qui va venir pour les dentellières, et ma fille n'a plus d'ouvrage. Alors j'ai songé à vous, mon bon monsieur Rolland, et j'ai pensé que votre petite damé...

— Vous avez eu raison, mon ami, dit le maître ouvrier. Votre fille est en ce moment à la maison, et ma femme lui donnera de l'ouvrage ; mais en attendant, ne vous fâchez pas, père Garin et permettez-moi de vous prêter un peu d'argent.

L'aveugle cacha sa tête dans ses mains.

— Ah ! murmura-t-il, je n'ai plus la force d'être père quand je songe à ma pauvre enfant...

Et il tendit humblement la main.

Léon y mit deux pièces d'or et lui dit :

— Je reviendrai vous voir demain. Adieu, père Garin, je vais vous renvoyer votre fille.

Léon Rolland descendit et frappa au carreau de la loge du portier.

Une vieille femme, coiffée d'un madras en forme de turban, lui apparut, et, d'une voix aigre, demanda ce qu'il désirait.

— Montez chez le père Garin, dit Rolland en lui donnant dix francs, un cotret pour lui faire du feu, et portez-lui du bouf et du bouillon. Ayez soin de lui, je reviendrai.

La portière, qui n'était pas habituée à de semblables munificences, salua jusqu'à terre, et s'empressa d'exécuter les ordres de Rolland, tandis que celui-ci regagnait le faubourg Saint-Antoine et son domicile. Précisément comme il traversait la place de la Bastille, Cerise revenait de l'hôtel de Kerguz, reconnut son mari, pressa le pas et courut à lui.

— Ah ! te voilà ? dit Léon, qui lui offrit aussitôt son bras.

— Oui, mon cher petit homme, répondit Cerise, employant avec son mari cette épithète amicale, fort répandue parmi les ouvriers de Paris.

Cerise était toujours cette vertueuse et jolie fille que nous avons connue autrefois rue du Faubourg du Temple si riieuse et si gaie, et travaillant de si grand cœur en songeant à ses obères amours.

Le mariage l'avait embellie. Ce n'était plus la petite fille de seize ans, c'était la jeune femme de vingt et un ans, dont la taille avait acquis toute son élégance, dont les traits charmants avaient perdu ces légers indices de fatigue qui sont la conséquence de la nudité, et souvent d'un travail forcé peu soutenu par une nourriture insuffisante chez les femmes du peuple.

Cerise était devenue une femme, une femme jeune et charmante qui faisait l'admiration naïve des habitants du faubourg, dans lequel on ne l'appelait que la belle madame Rolland.

Cerise, enfin, était la plus heureuse des femmes, car elle avait un mari qu'elle aimait et un jeune enfant qu'elle adorait, et le bonheur embellit encore.

— Mon enfant, lui dit Léon, pressons un peu le pas et hâtons-nous de rentrer.

— Pourquoi donc ? est-il déjà l'heure de déjeuner ?

— Ce n'est pas cela, dit Léon en souriant, on t'attend à la maison.

— Ah !... et qui donc ?

— Une pauvre fille sans ouvrage.

Et Léon raconta à sa femme son entrevue avec la fille du père Garin, et sa visite au vieil aveugle.

Cerise donna des ailes à la bonne Cerise ; elle monta, légère comme une biche, l'escalier de la maison, tant le avait hâte, chère femme du bon Dieu, de soulager une misère, et Léon la suivit.

Eugénie Garin, et du moins celle qui portait ce nom, était assise dans la salle à manger, conservant son attitude modeste et mélancolique.

Elle vit entrer Cerise et Léon Rolland en même temps, et elle devina que la première était celle qu'elle attendait.

Et alors elle leva de nouveau ses yeux sur Léon Rolland puis elle les reporta sur Cerise...

Ce double regard produisit deux résultats également étranges.

La jeune femme était pauvrement vêtue, elle avait l'apparence de l'honnêteté et de la misère réunis, et cependant, sous le poids de son regard, Cerise tressaillit et se troubla comme si un animal venimeux, un reptile se fût dressé devant elle.

On eût dit qu'elle avait le pressentiment que le malheur venait d'entrer dans sa maison.

En même temps, Léon ressentit également une commotion inconnue qui fouetta son sang dans ses veines.

Aucune de ces impressions n'échappa à la prétendue fille du père Garin :

— Et de deux ! pensa-t-elle.

Puis elle baissa les yeux, ajouta mentalement :

— Avant huit jours, cet homme sera amoureux fou de moi, et cette femme sera jalouse.

XVI

Une heure après, environ, la prétendue fille du père Garin grimpait lestement l'escalier tortueux et sale de la maison qui portait le numéro 23 dans la rue de Charonne, et pénétrait dans le réduit de l'aveugle.

La portière avait ponctuellement obéi à Léon Rolland ; elle avait allumé le feu dans la cheminée, et le vieillard s'était levé et assis au coin de lâtre : il achevait tranquillement son repas.

— Eh bien, monsieur l'aveugle, lui dit la jeune femme en entrant et changeant subitement de ton et de manières, avez-vous au moins joué convenablement votre rôle ?

Le père Garin, dont la cécité n'était pas complète et qui y voyait encore suffisamment pour se conduire, essaya de distinguer les traits de la jeune femme, qu'éclairaient en ce moment les reflets rouges du foyer.

— Pardionne ! répondit-il, si vous aviez été là, ma chère dame, vous auriez claqué des mains. J'étais un amour de père j'ai pleuré, j'ai sangloté, j'ai même dit que vous étiez un ange à preuve que cet imbécille de patron en était tout *chaviré*.

Et l'aveugle se mit à rire bruyamment.

— Il m'a laissé quarante francs, le patron ; il m'a envoyé la veuve Fipart la portière, et elle m'a fait du feu.

— Je vois même, dit la jeune femme en souriant et déposant un paquet assez volumineux dans un coin, c'était l'ouvrage que Cerise lui avait donné, je vois que vous avez bon appétit, vieux coquin !

— Heu ! heu ! dit le bonhomme, l'appétit va bien, mais la soif va mieux encore... et si c'était un effet de votre bonté, ma belle dame, de me faire seulement donner un peu de vin.

— Non pas, vieil ivrogne ! dit la jeune femme en riant, quand on a bu, on jase, et je ne veux pas que vous fassiez des sottises.

— Faudra donc que je boive de l'eau ? soupira l'ivrogne avec un accent désolé.

— Jusqu'à ce que je vous permette de boire du vin. Ce jour-là, vous pourrez coucher chez le marchand de vin, si vous voulez.

— Sera-ce bientôt ?

— Je ne sais pas, dit-elle d'un ton sec.

Puis elle s'assit près du feu et reprit :

— Voyons, je n'ai pas le temps de rester dans votre taudis infect. Entendons-nous bien. Je vous ai promis dix louis par mois si vous jouez convenablement votre rôle de père aveugle et malheureux.

— Ça c'est vrai, ma belle dame ; mais je puis me vanter, foi de Garin ! que je suis consciencieux.

— Si vous allez jusqu'au bout, vous aurez mille écus quand la comédie sera terminée.

L'aveugle jeta un cri de joie.

— C'est bien, bonsoir ! Je reviendrai demain main. M. Roland ne peut venir ni le matin ni le soir, je le sais pertinemment. Mais s'il venait un soir, car il faut tout prévoir, je suis sortie.

Et elle laissa l'aveugle, descendit et entra chez la portière.

La portière, disons-le tout de suite, n'était autre que la veuve Fipart elle-même, notre ancienne connaissance de Bougival, la veuve illégitime de feu Nicolo, la mère d'adoption enfin du vaurien Rocambole, devenu l'élégant vicomte de Cambolh.

La veuve Fipart, on le devine, n'était portière que par fantaisie et dans l'unique but de se distraire, ce qu'on appelle vulgairement s'entretenir la main.

Dieu merci ! la chère et digne femme avait quelques économies.

D'abord elle avait touché une somme assez ronde pour prix de la trahison de son cher Nicolo, qu'on avait exécuté à la barrière Saint-Jacques, un matin où il y avait environ quatre ans.

Ensuite, elle avait déterré un petit magot caché, à l'insu de Rocambole, dans la cave du cabaret de Bougival.

Puis son fils adoptif, en revenant de l'Amérique lui avait dit :

— Maman, une femme comme vous, la mère d'un gentleman, ne saurait avoir une existence précaire. Je vais vous faire douze cents francs de rente, et vous pourrez vous retirer à Montmartre ou aux Batignolles, et y vivre comme une bourgeoise qui ne doit rien, ne fait de tort à personne et a de quoi.

— J'aimerais mieux être portière dans une maison bien propre, avait répondu la veuve, nonobstant les douze cents francs.

— Justement, avait répondu Rocambole, le capitaine a acheté une maison rue de Charonne. La place est libre et voilà bien votre affaire, avait répondu le fils adoptif.

La veuve Fipart était entrée en fonctions le jour même.

— J'ai tant besoin de me distraire ! avait-elle dit à son fils ;

car j'ai beau faire, je pleure toujours mon pauvre Nicolo... Chéri, va ! mourir si jeune et innocent !

— Peuh ! il perdait ses dents et devenait chauve...

Telle avait été l'oraison funèbre de Nicolo prononcée par Rocambole.

Or, on le devine, la veuve Fipart était déjà dans le secret de la prétendue fille du père Garin et avait des ordres, car celle-ci entra sans façons chez elle et lui dit :

— J'ai laissé là-haut un gros paquet. Vous le porterez dans la chambre que vous m'avez retenue au coin de la rue de Lappe, et vous me chercherez une ouvrière qui me dépêche cette besogne, hein ?

— Suffit, ma belle dame, dit la portière.

— Bonsoir, à demain !

Et l'inconnue s'en alla, gagna le boulevard à pied, arrêta un fiacre au passage, y monta et dit au cocher :

— Rue Moncey, au coin de la rue Blanche.

Vingt minutes après, la Turquoise, car c'était elle, descendait à la grille de ce petit hôtel qui avait appartenu à Baccarat que sir Williams avait fait racheter, et dans lequel il avait installé la jeune courtisane pour en faire un des instruments du drame terrible qu'il charpentait pièce à pièce.

La femme de chambre attendait sa maîtresse dans le cabinet de toilette.

— Ote-moi ces haillons ! dit la Turquoise. Pouah !... S'il n'y avait pas un million au bout.

Elle se déshabilla rapidement et se fit apporter un bain de son.

Après quoi elle se fit habiller comme une femme qui va sortir en toilette de ville et monter en voiture.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle.

— Le docteur est venu, répondit la soubrette, et il l'a pansé. Il a sucé une aile de volaille et bu un doigt de vin de Bordeaux ; je suis entrée deux fois dans sa chambre pour savoir s'il n'avait besoin de rien. Il m'a répondu que non, tout en me demandant si madame tarderait beaucoup à rentrer.

La Turquoise se prit à rire.

— Pauvre cher pigeon ! dit-elle.

— Ah ! fit la soubrette, je crois qu'il est déjà gris... il en est pâle...

— Et... il ne t'a pas questionnée ?

— Non.

— Il ne t'a pas mis deux louis dans la main ?

— Hélas ! non...

— Bon ! fit la jeune femme en souriant, il est loyal... il respecte le mystère dont je m'enveloppe et n'en sera que plus facile à plumer... Voilà un homme qui, dans les mois, passera par un trou de serrure sur un signe de mon petit doigt.

Et la Turquoise, en robe de soie marron montante, les bras nus et sans chapeau, ses beaux cheveux roués en torsade, passa de son cabinet de toilette dans la chambre où Fernand Rocher était toujours au lit et l'attendait avec anxiété.

Lorsqu'elle entra, le visage du malade, fort pâle quelque secondes auparavant, s'empourpra tout à coup sous le poids d'une violente et subite émotion.

— Enfin... murmura-t-il, vous voilà !

— Mon Dieu ! dit-elle en souriant et attachant sur lui ce regard qui le troublait jusqu'au fond de l'âme, étiez-vous donc si impatient de me voir ?

Il rougit et se troubla.

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il, je suis d'une inconvenance sans nom.

Elle lui sourit encore et se jeta nonchalamment dans un grand fauteuil roulé au pied du lit, arrondissant à demi son bras nu orné d'un mince bracelet, et prenant de l'air le plus simple du monde une délicieuse attitude :

— Mon Dieu ! dit-elle, je comprends un peu cette impatience, et vous êtes tout excusé, car je l'ai éprouvée moi-même,

— Vous ? murmura-t-il, se méprenant sans doute au sens de ses paroles.

— Certainement, dit-elle en souriant. Les malades sont comme les prisonniers. Quand ils sont seuls ils s'ennuient.

— Ah ! madame.

— Ohut ! fit-elle en posant un joli doigt sur ses lèvres roses, laissez-moi achever ma théorie.

Et elle reprit en souriant :

— Donc, de même que les prisonniers finissent par attendre avec quelque anxiété l'arrivée quotidienne de leur guichetier, de même les malades se prennent à aimer leur garde ou la seule personne qu'ils voient habituellement.

— Madame... madame... murmura Fernand avec un élan subit, ah ! c'est un tout autre sentiment.

— Je devine, fit-elle en souriant, vous voudriez avoir des nouvelles de madame Rocher ?

Ces mots frappèrent Fernand comme le roulement subit du tambour éveille le soldat endormi.

Il tressaillit, pâlit, balbutia, et songea à Hermine.

Mais déjà les yeux pervers et tentateurs de Turquoise, en dépit de la suave image d'Hermine, avaient jeté le trouble au fond du cœur de Fernand.

Était-ce encore Hermine qu'il aimait ?

A partir de ce moment, Fernand Rocher vécut comme dans un rêve, livré à de rapides alternatives de fièvre et de calme, tantôt l'oubliant pour ne plus voir et entendre que la belle inconnue...

Pourtant, elle continuait à s'environner du plus impénétrable mystère; fronçait ses beaux sourcils si une question indiscrète échappait à Fernand, et lui répondait après avec un sourire plein de tristesse :

— Pourquoi êtes-vous ingrat ? Ne vous ai-je pas dit que mon secret ne m'appartenait pas ?

Et alors Fernand se taisait et se contentait d'admirer l'éblouissante créature.

Cela dura huit jours.

Pendant ces huit jours, la convalescence du blessé marcha rapidement.

Mais, aussi, son cœur eut à subir de cruels assauts. Pourtant jamais femme ne s'était montrée plus naïvement bonne, plus chasment abandonnée que Turquoise, plus réservée sans prudence qu'elle le fut.

Elle avait des façons qui tenaient à la fois de la duchesse et de la sœur de charité.

Elle soignait Fernand comme on soigne l'homme aimé, idolâtré même, lui souriait comme à un enfant malade, et, cependant, il n'avait jamais osé lui prendre la main.

Elle le quittait peu, pourtant ; chaque jour, vers deux heures, elle sortait et ne rentrait guère qu'à huit.

Mais alors elle s'installait à son chevet, et Fernand oubliait les herbes et le monde entier au son de cette voix qui le charmait.

Un matin, comme le soleil entr'ouvrait à flots dans la chambre par la fenêtre entr'ouverte et laissant voir les arbres dépouillés d'un grand jardin, le docteur permit à son malade de se lever et de respirer un peu l'air. Ce fut une grande joie pour Fernand, car la belle inconnue lui dit :

— Il fait un très beau temps d'hiver, le soleil est chaud, l'air est tiède. Si vous me permettez de ne pas en abuser, je vais vous permettre deux tours de jardin... Vous vous appuyerez sur mon bras.

Fernand la suivit au jardin, lui donnant le bras plutôt qu'il ne s'appuyait sur elle.

On s'en souvient. Fernand Rocher, il y avait quatre ans, avait précisément passé une nuit dans ce petit hôtel de la rue Moncey, et, sans doute, il aurait dû se reconnaître au moins dans le jardin.

Mais il ne faut pas oublier que Baccarat l'y avait d'abord

transporté évanoui, quo par conséquent il n'avait pu examiner ni même voir l'aspect extérieur du petit hôtel ; qu'ensuite le lendemain, il en était sorti brusquement, à demi fou, tenu au collet par deux agents de ville et admonesté par un commissaire de police, et que, dans cet état de prostration, voisin de la démence, il n'avait certes dû remarquer aucune de ces particularités qui font qu'à plusieurs années de distance on reconnaît les lieux où l'on a déjà passé.

D'ailleurs, les arbres avaient grandi, et sir Williams, qui, sans doute, avait prudemment déjà calculé tout cela, avait fait garnir la grille extérieure de hautes plaques de fonte qui interceptaient la vue de la rue.

Donc, Fernand ne vit qu'une chose, c'est que ce jardin ressemblait à tous les jardins, cet hôtel à tous les hôtels, et il lui fut impossible de deviner s'il se trouvait dans le faubourg Saint-Germain ou dans le haut du quartier neuf qui s'étage au flanc de la colline de Montmartre.

D'ailleurs encore, Fernand n'y songeait pas. Semblable à l'oiseau fasciné par le reptile charmeur il ne voyait et n'écou-  
tait que l'adorable créature qui marchait auprès de lui.

Pendant trois jours encore le malade put se lever, se promener une heure ou deux dans le jardin vers midi ; puis, comme la blessure se fermait et commençait à se cicatiser, la belle inconnue lui dit le soir du troisième jour :

— Dans peu vous serez complètement guéri, et je crois que je pourrai vous renvoyer à votre femme.

Fernand tressaillit, et le passé lui apparut...

Il eut le vertige.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, mais j'ai une femme, un enfant... une femme que j'aime, et elle devrait être ici !

La Turquoise s'était absentée un moment. Elle revint et lui prit la main :

— Mon ami, lui dit-elle avec son plus séduisant sourire, je vais vous demander un bien grand service.

— Ah ! dit-il, poussant un cri de joie, je puis donc faire quelque chose pour vous prouver...

— Ohut ! murmura-t-elle, pas de grandes phrases ; à quoi bon ? Mais écoutez-moi bien...

Elle se pelotonna dans le fauteuil naguère roulé près du lit, et maintenant avancé devant le foyer depuis que Fernand se levait.

— Écoutez, dit-elle.

— Parlez, je suis prêt.

— Vous le savez, je ne puis vous dire ni mon nom ni celui de la rue où nous sommes...

— Soit, dit-il tristement.

— Donc, reprit-elle, vous allez me donner votre parole d'honneur de m'obéir aveuglément.

— Je vous la donne, madame.

— *Aveuglément* est bien le mot, dit-elle en souriant, car je vais vous bander les yeux.

Fernand fit un geste de surprise.

— Quand vous aurez les yeux bandés, poursuivit-elle, on vous fera monter en voiture ; mais, auparavant, vous prendrez cette lettre, qui renferme mes instructions, et vous dira ce que j'attends de vous...

— Mon Dieu ! mais c'est un comte des *Mille et une Nuits* ?

— A peu près.

— Et où me conduira cette voiture ?

Elle laissa échapper un frais éclat de rire un peu moqueur.

— La belle question ! dit-elle. Si je voulais vous le dire à présent, il serait réellement inutile de vous bander les yeux...

— C'est vrai, dit-il.

— Donc, vous monterez en voiture. La voiture vous emportera pendant une heure ou deux, puis s'arrêtera, et vous descendrez... Alors vous ôterez votre bandeau et lirez ma lettre, qui vous dira ce que j'attends de vous.

— Et... demanda Fernand, quand faut-il partir ?

A l'instant.

Alors la Turquoise se plaça devant un petit bureau en bois de rose, prit une plume, écrivit sa lettre et la cacheta.

Puis elle fit mettre à Fernand son pardessus et son manteau, et, ôtant un foulard qu'elle avait à son cou :

— Tenez, dit-elle, vous penserez à moi en l'ayant sur le visage.

Et elle lui banda soigneusement les yeux et le prit par la main :

— Venez ! dit-elle en l'entraînant.

Elle le fit sortir de l'hôtel, traversa le jardin et franchit la grille, de laquelle une voiture stationnait.

Puis, aidée du cocher, elle le fit monter et ferma la portière :

— Soyez fidèle à votre parole ! dit-elle.

Et la voiture partit, tandis que la Turquoise rentrait chez elle en riant et se disant :

— Voilà un homme qui reviendra ici à genoux et son portefeuille à la main.

La voiture, cependant, roulait avec rapidité sur le pavé ; elle tourna et retourna plusieurs fois sur elle-même, courut environ deux heures et s'arrêta.

Alors le cocher vint ouvrir, et dit :

— C'est ici !

Fernand descendit, et, tandis qu'il ôtait son bandeau, la voiture s'éloigna au grand trot.

Le bandeau enlevé, Fernand regarda autour de lui, s'aperçut qu'il était nuit, que les rues étaient désertes et reconnut le lieu où il se trouvait.

Il était au bas de la rue d'Amsterdam, en face du chemin de fer de l'Ouest.

Courir sous un réverbère et briser l'enveloppe de la lettre fut sa première occupation.

La lettre était courte et ainsi conçue :

“ Mon ami,

“ Vous êtes à peu près guéri et en état de rentrer chez vous, où votre femme qui vous aime, vous attend avec impatience.

“ Adieu donc, et ne vous battez plus.

“ Si quelque fois mon souvenir se présente à votre pensée, dites-vous que la vie est formée d'impénétrables mystères et ne cherchez pas à me revoir...

“ D'abord je ne suis pas libre, je ne m'appartiens pas, et vous vous exposeriez aux plus grands dangers...

“ Ensuite, songez que vous avez une bonne, belle et charmante, que vous aimez et qui vous aime...

“ Enfin, n'allez pas être fat, ami, soyez généreux !... car peut-être y aurait-il eu quelque danger pour moi à prolonger mon rôle de garde-malade.

“ Adieu, ne m'en voulez pas, et dites-vous que vous avez rêvé.

“ Le rêve est ce qu'il y a de meilleur dans la vie.”

Fernand poussa un cri étouffé en achevant de lire cette triste lettre, et il s'appuya défaillant contre le mur :

— Oh ! murmura-t-il, il faudra bien que je la revole... et, dussé-je bouleverser Paris, je la retrouverai !

## XVII

Le lendemain du jour où Fernand Rocher avait été si bizarrement reconduit du petit hôtel de la rue de Moncey par sa mystérieuse inconnue, nous eussions retrouvé sir Williams, vers minuit, attablé en face de Rocambole et dans le salon du petit appartement que ce dernier occupait rue du Faubourg-Saint-Honoré, au coin de la rue de Berri.

Le vicomte de fraîche date était enveloppé douillettement dans sa robe de chambre, et fumait, tandis que sir Williams se dédommageait de la faible chère qu'il faisait à l'hôtel de Kergaz, en démolissant un superbe pâté d'anguilles.

— Mon oncle, disait Rocambole, voici trois jours que je ne vous ai vu, et il y a du nouveau...

— C'est probable, mon neveu.

— Tenez, mon oncle, pendant que vous soupez, je vais vous donner communication de nos petites notes.

Et le fils adoptif de la veuve Fipart se leva, alla prendre un volumineux cartable sur un guéridon voisin et l'étala sur ses genoux.

Ce cartage renfermait une liasse de papiers recouverts de signes mystérieux, semblables à ceux que nous avons entrevus sur la table du président, le soir de la réunion des Valets-de-Cœur.

C'était comme le dossier des différents membres de la vaste association.

Chaque Valet-de-Cœur écrivait en caractères vulgaires à Rocambole, qui recopiait la note avec ces caractères de convention et brûlait prudemment l'original.

— Voyons ! dit sir Williams, continuant à souper de fort bon appétit.

— Commençons par le rapport le plus ancien. C'est celui de Chérubin.

— C'est le plus important, dit le baronnet.

“ Chérubin, lut Rocambole, a fait valser deux fois à son bal la marquise Van-Hop. La marquise a éprouvé quelques embarras, mais elle est demeurée indifférente et froide. Chérubin a risqué un compliment banal qu'on n'a pas entendu, et il a quitté le bal vers trois heures du matin. Le lendemain vers deux heures, comme la marquise descendait l'avenue des Champs-Elysées dans sa calèche, elle a été croisée par un chevalier qui l'a saluée.

“ C'était Chérubin.

“ Chérubin monte fort bien à cheval et se met à ravir.

“ Il a remarqué une légère rougeur qui est montée au front de la belle marquise.

“ Le jour suivant, le major Cardon a présenté Chérubin chez la comtesse G..., une Anglaise de distinction chez laquelle la marquise va beaucoup et souvent seule.

“ Précisément, ce soir là, un valet hollandais n'avait point accompagné sa femme, et, lorsqu'elle est entrée, le hasard a voulu que Chérubin fût mélancoliquement appuyé à la cheminée d'un premier salon encore désert.

“ Il avait au front un nuage de tristesse du meilleur effet et il a su pâlir à propos lorsque son regard et celui de la marquise, se sont rencontrés.

“ Pourtant il a été strictement poli, et loin de se montrer empressé, il a paru au contraire désireux de se tenir à distance.

“ Il n'a point fait danser la marquise, mais deux fois, celle-ci, en se retournant, a surpris les yeux de Chérubin attachés sur elle...”

— C'est très bien, dit le baronnet. Le plus sûr moyen de réussir auprès des femmes et de tout espérer d'elles est de se poser en hommes qui cherchent à se soustraire à sa destinée fatale. Continue, mon neveu...

Rocambole reprit la lecture de ses notes hiéroglyphiques :

“ Chérubin a remarqué un certain trouble chez la marquise. Elle est partie de bonne heure, vers minuit environ.

“ Le lendemain, Chérubin s'est promené au Bois, aux Champs-Elysées et dans l'avenue Marly de deux à quatre heures.

“ Le temps était beau, mais il paraît que la marquise n'a point fait sa promenade habituelle. Le jour suivant, il n'a pas été plus heureux.

“ La marquise est chez elle le samedi dans la journée.

“ Le major Cardon lui a fait une visite et l'a trouvée seule.

“ La marquise paraissait souffrante ; elle avait les yeux battus.

“ Cependant elle a affecté beaucoup de gaieté et a causé un peu de toutes choses.

“ Puis, sans affection, de la façon la plus naturelle du monde, elle a demandé au major quel était ce jeune homme qu'il lui avait présenté et qu'elle avait revu chez la comtesse G...”

“ Le major a répondu que c'était M. Oscar de Verny, un parfait gentilhomme, mais triste, mélancolique, en proie, pensait-il, à quelque violent chagrin d'amour.

“ Il a vu la marquise tressaillir légèrement, puis détourner la conversation et lui demander des nouvelles de la dernière représentation de l'Opéra...”

Là s'arrêtèrent les notes du major et de Chérubin, acheva Rocambole.

— C'est peu, dit le baronnet, mais enfin c'est un commencement.

— Ah ! Jit Rocambole, le cinq millions de la fille de l'Inde ne seront pas aisés à gagner.

— On y arrivera cependant.

— La marquise est une forteresse de vertu...

— Oui, dit sir Williams ; mais Chérubin, comme Turquoise a le regard séduisant, et les femmes les plus sèches de cœur n'y résistent pas toujours. Mais passons à un autre.

Rocambole compulsa de nouveau ses papiers et lut :

“ Dossier Malassis. ”

— Ceci est la note de Venture, dit-il, et pour un intendant et un homme qui porte la livrée, il n'est pas précisément mardroit,

Et Rocambole lut :

“ Madame Malassis est rentrée du bal dans la nuit du mercredi au jeudi.

“ Peu d'instants après, elle a entendu des pas et a cru que c'était le vieux duc de Château-Mailly qui pénétrait chez elle à cette heure avancée.

“ Mais au lieu du duc, elle a vu entrer M. Arthur Champi, le sixième Valet-de-Cœur.

“ Elle a poussé de faibles cris, puis la porte s'est fermée et un profond silence a régné dans sa chambre.

“ Que s'est-il passé entre elle et le jeune homme ? C'est ce que personne ne sait. Toujours est-il que, avant le jour, M. Champi est parti et qu'après il n'est pas revenu.

“ Mais, chaque jour, madame Malassis sort vers deux heures et ne rentre qu'à quatre.

“ Le jeudi matin, vers sept heures, comme il était à peine jour, le duc est venu. Il était horriblement pâle et défait, et l'on voyait au désordre de ses vêtements et de toute sa personne qu'il ne s'était pas couché de la nuit.

“ Il est entré par la rue de la Pépinière. Madame était déjà sur pied et la femme de chambre achevait de faire ses malles.

“ Madame paraissait fort agitée ; elle est devenue pâle, et n'a pu maîtriser son émotion en voyant entrer le duc.

“ Elle craignait déjà de ne le point voir revenir. Cependant, elle a bien joué son rôle, elle a été digne, froide, sévère, elle a su pleurer à propos.

“ Le duc s'est jeté à genoux, il a prié, supplié.

“ Longtemps inflexible, madame Malassis a fini par céder ; elle a consenti à épouser le duc ; mais à la condition que le mariage se ferait sans pompe, la nuit, et qu'ils partiraient aussitôt pour l'Italie.

“ Elle a exigé, en outre, que le duc ne remit pas les pieds chez elle avant la publication du premier ban.

“ J'attends des ordres.”

— Voilà, dit sir Williams, une affaire qui va plus grand train que celle de la marquise. Elle va même un peu vite, et il faut trouver un moyen de l'enrayer un peu. La besogne du jeune comte de Château-Mailly n'est pas assez avancée. As-tu des nouvelles de la Fipart ?

— Oui, répondit Rocambole. Maman est venue ce soir vers neuf heures, et je me suis hâté de transcrire son petit rapport.

— Voyons ? interrompit sir Williams.

“ La petite sœur blonde, lu Rocambole, vint régulièrement tous les jours, vers deux heures, et s'installe chez le père Garin. Elle prend son ouvrage et se met à travailler.

“ Léon Rolland vient tous les jours, sous le prétexte de

savoir comment va le vieux bonhomme, mais il cause longtemps avec la petite dame.

“ Hier, il a parlé de faire transporter le vieux dans une maison de santé.

“ Aussitôt qu'il est parti, la petite dame s'en va se déshabiller dans le logement que je lui ai retenu, et m'envoie lui chercher une voiture.

“ Depuis deux jours, M. Léon paraît tout soucieux, et sa voix tremble quand il me demande si mademoiselle Eugénie est avec son père.

“ Hier, il est venu de meilleure heure. La petite dame n'était point arrivée encore. Je lui ai dit qu'elle était sortie. Il est devenu pâle, mais il est monté tout de même.”

— Voilà l'oiseau englué ! dit sir Williams.

Et il tira de sa poche un petit billet couvert d'une écriture mignonne qui trahissait une plume de femme.

C'était une lettre de Turquoise.

Elle était ainsi conçue.

“ Mon cher protecteur,

“ Je crois que la pauvre madame Cerise Rolland éprouvera des malheurs d'ici à peu.

“ Son imbécile d'époux est décidément toqué. A chaque instant, il est sur le point de tomber à mes genoux, mais la présence de mon prétendu père est un obstacle.

“ Faut-il le supprimer et envoyer décidément le bonhomme chez Dubois ?

“ Je vous attends demain au rendez-vous convenu, pour savoir ce qu'il reste à faire.

“ Votre petite biche aux yeux bleus.”

Sir Williams relut cette lettre. Puis il l'approcha de la bougie et la brûla.

— Ah ça ! mon oncle, dit Rocambole, voulez-vous me permettre une question ?

— Soit, fit sir Williams d'un signe de tête.

— Turquoise va être aimée de Rolland et de Fernand à la fois ?

— Sans doute.

— Pourquoi cette double corvée ? N'aurait-il pas mieux valu trouver deux femmes différentes ? C'eût été plus commode, il me semble...

Sir Williams haussa les épaules.

— Décidément, murmura-t-il, tu es moins fort que je ne pensais.

— Ah ! fit Rocambole froissé du ton dédaigneux de sir Williams.

— Comment ! reprit celui-ci, tu ne prévois donc pas le moment où ces deux hommes seront arrivés au paroxysme de la passion ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! mais alors, dit sir Williams dont l'inférieur sourire reparut dans sa splendeur fatale, nous arrangerons une petite scène où ils se rencontreront et s'égorgeront comme des garçons bouchers pris de vin.

— Oh ! fameux ! s'écria Rocambole, fameux !

Et il regarda sir Williams avec une admiration raïve.

— Mon oncle, murmura-t-il, le *patissier* finira par abdiquer en votre faveur, car, parole d'honneur ! vous êtes plus roué que lui.

— Merci, répondit sir Williams avec modestie.

Puis il repoussa la table chargée des débris de son souper prit un cigare sur la cheminée, se rejeta au fond de son vaste fauteuil et s'enveloppa majestueusement dans un magnifique nuage de fumée bleue.

La méditation du baronnet, que Rocambole n'osa troubler, du reste, dura environ dix minutes.

Tout à coup il releva la tête :

— Dis donc, fit-il, sais-tu quelle est la meilleure manière d'éprouver le cœur d'une femme ?



— Mais, dit Rocambole, je crois qu'il y en a plusieurs.  
 — Il en est une infaillible.  
 — Ah !  
 — La marquise commence peut-être à aimer Chérubin en secret...  
 — C'est probable, murmura Rocambole.  
 — Mais la marquise est vertueuse...  
 — Hélas !  
 — Et tant qu'une femme vertueuse n'a point trahi vis-à-vis d'elle-même, par une émotion quelconque, le secret de son cœur, ce cœur est une redoute imprenable.  
 — Vous avez grandement raison, mon oncle.  
 — Donc, reprit le baronnet, il faut que la marquise s'avoue à elle-même, un jour, qu'elle aime Chérubin...  
 — Est-ce possible ?  
 — Tout l'est en ce monde.  
 — Je vous écoute, mon oncle.  
 — C'est après-demain jour d'Opéra.  
 — Oui, on donne *les Huguenots*.  
 — La marquise va à l'Opéra assez régulièrement.  
 — Presque toujours.  
 — Très bien. Alors, écoute-moi attentivement. Tu iras trouver Chérubin et tu lui diras : " Il est un certain coup d'épée dans le bras qui n'est jamais qu'une égratignure et qui, cependant, produit toujours un certain effet sur les femmes. Il faut que vous receviez ce coup d'épée de ma blanche main, et peut-être la marquise enverra chercher de vos nouvelles dès le lendemain du combat. "  
 — Diable, fit Rocambole, ceci est encore une assez belle idée, mon oncle.  
 — Attends donc... Tu enverras donc Chérubin à l'Opéra, et tu lui feras prendre un coupon de la loge voisine de celle de la marquise.  
 — Parfait !  
 — Ensuite tu t'arrangeras de façon, pençant que le rideau sera baissé, à lui chercher une quorelle polie, courtoise, qui ne puisse s'arranger, et vous parlerez assez haut tous deux pour que la marquise ne puisse perdre un mot de l'entretien, de l'heure du combat ; du choix des armes, du numéro de la rue qu'habite Chérubin...  
 — Mais bien ! je comprends.  
 — En attendant, dit sir Williams, et dès demain matin, Chérubin ira louer un appartement qui se trouve vacant en ce moment rue de la Pépinière numéro 40.  
 — De la maison de madame Malassis ?  
 — Précisément.  
 — Les fenêtres de cet appartement donnent sur le jardin. On peut les voir de celles de madame Malassis.  
 — Très bien ! très bien ! murmura Rocambole émerveillé.  
 — La marquise va quelquefois rendre visite à son oncle. Eh bien, je gage que le jour même où la rencontre aura eu lieu, avant qu'il soit midi, la marquise sera chez madame Malassis. Venture nous tiendra au courant. Comment trouve-tu mon idée ?  
 — Splendide, mon oncle, et je vous jure qu'elle sera merveilleusement exécutée ; mais...  
 — Ah ! dit sir Williams en fronçant le sourcil, il y a un mais...  
 — Il y en a partout et toujours.  
 — Voyons le tien ?  
 — Si Chérubin n'allait pas vouloir...  
 — Vouloir quoi ?  
 — Recevoir le coup d'épée ?  
 — Plait-il ; fit sir Williams, es-tu fou, monsieur le vicomte.  
 — Dame ! c'est peu agréable.  
 — Mon cher, dit froidement le baronnet, quand un homme est à nous, il est bien à nous. S'il était nécessaire que maître Chérubin fit au club des Valets-de-Cœur le sacrifice de son nez et de ses deux oreilles, ce qui j'en conviens, gênerait un peu sa

jolie figure, je me chargerais fort tranquillement de l'opération.

Le baronnet se leva et boutonna cette longue redingote noire qui lui donnait la tournure d'un ecclésiastique, prit son chapeau à larges bords, ses gants de tricot, car il n'en portait plus d'autres depuis que, chez lui, le lion avait fait place à l'humble teneur de livres, et il tendit la main à Rocambole.

— Adieu dit-il à demain soir.

— Voulez-vous ma voiture ? demanda le vicomte suédois.

— Oui, jusqu'au bas de la rue Blanche.

Et, en effet, sir Williams s'en alla dans le coupé de Rocambole, qui s'arrêta, sur son ordre, à l'angle de la rue Saint-Lazare, devant la boutique d'un pharmacien.

Puis il ravit à gîpé la première de ces deux rues et gagna à rue Moncey.

Sir Williams était un homme prudent ; il avait installé la Turquoise dans le petit hôtel de Baccarat, mais il en était demeuré le mystérieux propriétaire ; et comme il voulait se réserver le droit de pénétrer à toute heure chez la courtisane, il avait conservé une clef de la grille et une clef du corps de logis.

Il entra donc sans sonner, sans faire de bruit, sans éveiller personne, traversa le vestibule, monta lestement au premier étage, et frappa discrètement à la porte de la chambre à coucher, aux fenêtres de laquelle il avait aperçu de la lumière en traversant le jardin.

— Entrez, dit une voix de femme, celle de la blonde Jenny.

La Turquoise allait se mettre au lit, et elle était déjà vêtue de son costume de nuit.

— Ah ! c'est vous, dit-elle en voyant entrer sir Williams.

J'avais le pressentiment que vous viendriez ce soir.

— Tu pourrais dire ce matin, il est trois heures.

— Soit. Me permettez-vous de me coucher ?

— Je n'y vois point d'obstacle.

La Turquoise se glissa comme une anguille sous ses draps, posa sa belle tête et sa forêt de tresses blondes sur l'oreiller, arrondit ses bras nus autour de sa tête et regarda sir Williams.

— Mon cher sultan, dit-elle, je suis à présent votre esclave soumise et suis prête à vous obéir.

— Alors, écoute-moi bien, petite, dit sir Williams d'un ton paternel.

Et il s'assit sur le pied du lit, et il se prit à caresser de sa main la main blanche et mignonne de sa jolie hôtesse.

— Demain, dit-il, tu iras rue de Charonne dans la matinée, tu mettras ton prétendu père dans une voiture, et tu le conduiras à la maison de santé Debois, dans le faubourg Saint-Denis.

— Ah ! enfin... dit Turquoise, dont l'œil bleu étincela de perversité.

— Le reste te regarde, achève sir Williams avec flegme.

— Et... Fernand ? demanda-t-elle.

— Oh ! pas encore... pas encore... Diable ! il faut de la patience, ma fille, quand on veut plumer douze millions...

— J'en aurai, murmura la courtisane ; mais je vous jure bien que si Fernand revient ici, il y laissera son dernier louis.

— Et l'honneur de sa femme, ajouta le baronnet d'un ton fort calme.

— Amen ! s'échappa la Turquoise.

### XVIII

C'était le surlendemain du jour où sir Williams avait eu avec Rocambole l'entretien que nous venons de rapporter.

Madame la marquise Van-Hop était à sa toilette.

Il était alors sept heures et demie environ.

Le marquis était plongé dans une vaste bergère, dans le boudoir de sa femme, tandis que celle-ci était aux mains de ses caméristes.

Amoureux comme au premier jour de la lune de miel, M. Van-Hop admirait la suave beauté de sa femme, beauté qui ne fut fort bien passée de la rivière de diamants qu'elle avait sur

ses épaules et des magnifiques branches de corail posées dans ses cheveux noirs. Pourtant la marquise était pâle et souffrante.

Depuis quelques jours, surtout, la créole était en proie à de vagues inquiétudes, à d'insolites tristesses dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

Mais son mari était là, à cette heure; son mari qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore, du moins elle le croyait, et le sourire était revenu à ses lèvres, et c'était une chaste coquetterie qu'elle jetait un regard furtif et complaisant dans la psyché piccée devant elle.

Le marquis avait bien quarante ans, mais il avait conservé cette mâle beauté un peu froide, un peu taciturne, sans doute, qui est l'apanage des races du Nord.

De haute taille, jouissant déjà d'une sorte d'embonpoint prématuré, le marquis, dont le teint était ordinairement coloré, devenait, par suite d'une émotion violente, extrêmement pâle.

Il était sujet, disait-on, à ce que les peuples septentrionaux appellent la *colère blanche*. Habituellement calme, doux, bienveillant, il dissimulait sa jalousie, mais souvent sa pâleur livide trahissait ses fureurs concentrées, et sir Williams l'avait parfaitement apprécié lorsqu'il l'avait jugé capable de tuer sa femme le jour où il la reconnaissait coupable, ou la croirait telle.

Cependant, M. Van-Hop était un homme du monde, il savait commander à ses passions, dominer ses instincts, et, par conséquent, laisser sa femme entièrement libre de ses actions. Ainsi, ce jour-là, le marquis n'avait vu aucun inconvénient à laisser aller sa femme à l'Opéra sans lui.

Le marquis était joueur d'échecs passionné; il avait ce soir-là une très belle partie à son cercle, et il ne voulait point y manquer.

— Ma chère amie, avait-il dit à sa femme, j'irai vous prendre à l'Opéra à onze heures, vers la fin du dernier acte.

Et il assistait en causant à la toilette de sa femme, lorsqu'on annonça :

— Monsieur le major Carden !

— Faites entrer au salon, dit la marquise.

— Non, non, dit vivement son mari, vous êtes habillée, ma chère amie, et vous pouvez recevoir le major ici. C'est un vieil ami, qui peut pénétrer partout.

Les cinquante années du major expliquaient parfaitement cette confiance de M. Van-Hop.

Le major entra.

— Ah ! par exemple, dit le marquis, auquel vint sur-le-champ une idée, vous êtes charmant de nous arriver, major.

Le major baisa la main de la marquise et regarda le mari d'un air interrogateur.

— Mon cher major, dit ce dernier, aimez-vous l'Opéra ?

— Beaucoup, marquis.

— Et bien, madame vous offre une place dans sa loge.

Et le marquis regarda sa femme.

Un léger sourire vint sur les lèvres de la marquise.

— Major, dit-elle, mon mari est un traître, ou plutôt c'est un mari comme il y en a tant, qui préfère un échiquier à sa femme, et qui, pour concilier ses devoirs et ses passions, me laisse sa femme sous la protection de son ami.

Madame Van-Hop regarda son mari et corrigea par un regard charmant la dure amertume de ce petit reproche.

— Allez, ajouta-t-elle, allez jouer, monsieur, mais n'oubliez pas de venir entendre le quatrième acte; vous savez bien que nous l'aimons.

Dix minutes après, le major montait dans le grand coupé de la marquise et la conduisait à l'Opéra.

C'était un vendredi, le jour de la fashion. La salle était pleine.

La marquise était belle à ravir ce soir-là, et fit sensation en entrant dans sa loge.

Les instructions de sir Williams avaient été suivies à la lettre par Rocambolet.

Un peu après que la marquise eut pris place sur le devant de sa loge, la loge à côté s'ouvrit et deux jeunes gens y entrèrent.

Le premier était M. Oscar de Verny, dit Chérubin.

Il s'accouda sur le devant et se pencha à demi, de telle façon que la marquise, dont les jumelles étaient précisément dirigées vers la salle, pût l'apercevoir.

Si madame Van-Hop avait vu tout à coup surgir devant elle un péril certain, imminent, impossible à conjurer, peut-être n'eût-elle pas éprouvé une émotion plus violente que celle qui lui serra le cœur au moment où elle aperçut Chérubin.

Mais elle était femme, et toute femme sait dissimuler les angoisses de son âme sous un masque d'indifférence.

Pas un muscle de son beau visage ne tressaillit, et elle se retourna vers la scène sans la moindre affectation.

Mais elle l'avait vu...

Quant au major, comme il ne pouvait, de sa place, apercevoir Chérubin, il conservait une attitude fort calme, et lorgnait la salle en vieil habitué de l'Opéra qui retrouve tout son monde chaque vendredi soir.

À un moment où le rideau se levait, la loge située vis-à-vis de celle de la marquise, et qui était celle d'un étranger de distinction, fut ouverte à M. le vicomte de Cambolh, qui entra le lorgnon dans l'œil, un charmant sourire aux lèvres.

— Tiens, dit le major se penchant vers la marquise, voilà M. de Cambolh.

— En effet, dit la marquise.

— Je crois l'avoir rencontré chez vous...

— Oui un sculpteur que je vois beaucoup, et qui veut bien me donner quelques leçons de statuaire, l'a présenté chez moi.

La marquise, dont le cœur battait toujours d'une émotion inconnue, était ravie d'échanger quelques mots avec son cavalier dans le seul but de tromper son anxiété.

— Du reste, reprit le major, M. de Cambolh est un homme de bonnes manières, un gentilhomme de la meilleure roche et du meilleur monde.

— C'est un Suédois, m'a-t-on dit ?

— D'origine. Il est né en France. J'ai longtemps servi avec son père. Sa famille a tenu un rang distingué à la cour de Suède.

— Est-il riche ?

— Non, trente ou quarante mille livres de rente au plus; mais il fera un beau mariage au premier jour. Il est jeune, beau garçon, spirituel... Mais, s'interrompit le major, comme toute médaille a son revers, je vous avouerai que le vicomte a, en échange de grandes qualités, un caractère irascible et querelleur.

— En vérité ! fit la marquise, qui paraissait écouter le major avec attention, alors qu'en réalité sa pensée était ailleurs.

— À ma connaissance, reprit le major, il s'est battu vingt-cinq ou trente fois. Il est très beau tireur, il apporte sur le terrain un sang-froid terrible et souvent il a tué son adversaire.

— Quelle horreur ! murmura la marquise.

Et elle se tourna de nouveau vers la scène et parut écouter le premier acte avec beaucoup d'attention.

Mais, en réalité, elle cherchait à se rendre compte de ces battements de cœur précipités qui l'assaillaient depuis qu'elle avait entrevu Chérubin.

Cependant elle crut remarquer la lorgnette du vicomte de Cambolh dirigée avec une tenace attention sur la loge voisine de la sienne, c'est-à-dire sur celle de M. Oscar de Verny.

Et alors les paroles du major Carden la firent tressaillir.

On le vicomte lorgnait Chérubin d'une façon hostile, et la marquise, à cette pensée, sentait son cœur battre plus précipitamment, ou il y avait une femme dans la loge de M. de Verny, laquelle attirait l'impertinente attention de M. de Cambolh.

Et la marquise en admettant cette hypothèse éprouva un malaise étrange.

Le premier acte fini, la toile baissa, le vicomte quitta la loge.

Madame Van-Hop respira... Or eût dit qu'elle venait d'échapper à un danger.

Mais, peu après, elle entendit frapper à la porte de la loge voisine; cette porte s'ouvrit, et elle recueillit ces paroles échangées à mi-voix.

— Monsieur Oscar le Verny ?

— C'est moi, monsieur.

— Monsieur voudriez-vous m'accorder une minute d'entretien ?

— Volontiers, monsieur.

— Je suis le vicomte de Cambolh.

— J. le sais, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez la marquise Van-Hop, il y a huit jours.

La marquise tressaillit, et elle se prit écouter avec une âpre curiosité.

— Monsieur, reprit M. de Cambolh avec une courtoisie parfaite, j'ai passé huit jours à chercher votre nom et votre adresse... Tout à l'heure, on vient de me donner votre nom...

— Je puis vous satisfaire, monsieur, sur le dernier point. J'habite un entresol rue de la Pépinière, 40.

A ces mots, madame Van-Hop, qui écoutait toujours, tandis que le major, placé à l'autre bout de la loge, n'entendait pas ou ne paraissait rien entendre, madame Van-Hop tressaillit encore...

— Mais, dit M. de Verly, je suis étonné, monsieur, vous en conviendrez, de la curiosité qui s'est emparée de vous.

— C'est que, probablement, répondit M. de Cambolh, j'avais un motif de vous rencontrer. Au bal, chez la marquise, j'ignorais votre nom... et je tenais à le savoir.

— Monsieur, riposta M. de Verly avec une pointe d'ironie, seriez-vous chargé de quelque mission... secrète ?

— Nullement, monsieur. Je m'occupe uniquement de mes propos d'affaires, et si vous voulez bien me le permettre, je m'expliquerai clairement.

— Voyons, monsieur, je vous écoute.

— Monsieur, reprit le vicomte à mi-voix, on a joué au lansquenot chez la marquise Van-Hop.

— Je m'en souviens, monsieur.

— Le jeu était assez animé, n'est-ce pas ? Il y avait des joueurs heureux.

— Très heureux ! fit Oscar avec une pointe d'ironie dans la voix.

— Moi, par exemple, reprit le vicomte, car j'ai gagné une assez belle somme sur main que j'ai passée.

— Je m'en souviens à merveille.

— Cette main passée m'a valu une petite affaire désagréable. On m'a cherché querelle. Bref, j'ai quitté le bal pour aller me battre.

— Ah ! dit M. de Verly avec un accent que la marquise, toujours attentive, prit pour de la surprise.

— Mais j'avais pris toutes mes précautions d'avance et fait mes conditions. Mon adversaire acceptait mes épées, nous allions les prendre chez moi, et grâce à la vitesse de mon cheval j'avais calculé que nous aurions le temps d'aller nous battre dans la plaine de Monceau, puisque le vainqueur pourrait revenir et rentrer au bal sans que tout cela eût pris plus d'une heure.

— Vous teniez donc à danser encore ?

— Non, mais à me retrouver avec certaines personnes à qui des soirées maudites, quelques paroles peu mesurées étaient échappées au moment où je quittais la table de jeu.

La marquise écoutait toujours, et elle était au supplice, évidemment, M. de Cambolh venait provoquer Oscar de Verly.

— Ainsi, continua le vicomte, j'ai cru entendre ces paroles

au moment où je me retirais : " On n'a jamais vu jouer de cette façon que les gens qui font du lansquenot un métier. "

— Ah ! vous avez entendu cela ?

— Parfaitement.

— Et vous savez qui a prononcé ces paroles ?

— Oui, monsieur, c'est vous...

— Peut-être !

Et madame Van-Hop devina qu'un sourire plein de hauteur dédaigneuse avait dû accompagner ces deux mots.

— Monsieur, dit le vicomte, après l'affaire, quand je suis revenu au bal, je vous ai vainement cherché : vous étiez parti.

— Je pars toujours de bonne heure.

Ce soir, heureusement, je vous retrouve à l'Opéra, et j'aime à croire que vous ne me refuserez pas une explication... sur ces paroles malencontreuses qui vous sont échappées.

— Monsieur le vicomte, répondit M. de Verly, j'ai un principe invariable...

— Lequel, monsieur ?

— Celui de ne jamais me repentir de mes actions ou de mes paroles en désavouant le passé.

— Ainsi vous ne rétractez rien ?

— Pas même une syllabe.

— Alors, monsieur, si ne me reste plus qu'à vous demander un dernier renseignement. En quel lieu désirez-vous recevoir mes témoins ?

— Je vous le répète, monsieur. J'habite un entresol rue de la Pépinière, 40.

— C'est que, dit le vicomte, il est déjà tard, et je désirerais en terminer dès demain matin,

— La chose est facile.

— Comment cela ?

— J'ai déjà ici un ami, monsieur que voilà, et j'ai aperçu tout à l'heure dans les couloirs le major Carden.

— Il est dans la loge à côté, dit le vicomte, la loge de madame Van-Hop.

— Ah !

Et, dans cette exclamation, la marquise devina une émotion subite, une inexprimable anxiété.

Elle écouta frémissante, et entendit Chérubin qui continuait ainsi :

— Je puis donner rendez-vous au major au café Cardinal, au coin de la rue Richelieu, vers minuit. Il y trouvera monsieur et vos témoins ; puis, demain à huit heures, nous pourrions nous rencontrer au Bois...

— Je dois vous prévenir d'une chose, dit le vicomte de Cambolh.

— Je vous écoute, monsieur.

Je n'ai jamais compté faire du duel une plaisanterie ridicule ; je me bats sérieusement, et j'aime à croire que nous ne reviendrons pas tous les deux du Bois.

— Je l'espère aussi, monsieur.

La marquise, dont tout le sang affluait à son cœur, entendit de nouveau un bruit de chaises remuées, et comprit que le vicomte se retirait.

Le major profitait de l'entr'acte pour jorgner la salle, et paraissait ne rien entendre.

Ce que la jeune femme éprouva pendant ce court laps de temps est impossible à décrire.

Par ce qu'elle venait de souffrir, elle comprenait que l'un de ces deux hommes, qui, le lendemain, se disputeraient leur vie avec acharnement, lui inspirait une vive sympathie. Et cette sympathie avait une source mystérieuse, étrange, qu'elle ne pouvait s'expliquer encore.

Car la marquise était une de ces femmes réellement vertueuses, aux yeux desquels la chaîne du devoir paraît forgée d'anneaux indissolubles, et à qui la pensée qu'un autre amour peut remplacer l'amour légitime qui leur fut inspiré ne saurait venir que longtemps après même que cet amour aura clandestinement germé dans leur cœur, comme poussent les racines

d'un jeune arbuste sous les racines d'un arbre grand et fort que l'orage renversera au premier jour,

Pendant un moment, la marquise ne chercha point à serendre compte de ses douloureuses impressions : elle ne vit, ne comprit qu'une chose, c'est que M. de Verry, ce jeune homme si beau et si triste, allait se battre, et sans doute succomberait dans cette lutte meurtrière.

Alors, comme la femme est toujours douée d'un premier mouvement d'énergie et d'opposition, elle songea tout d'abord à empêcher cette rencontre...

Mais comment ? par quel moyen ?

Et puis, était-ce bien à elle de se mêler de la querelle de deux hommes qu'elle connaissait à peine, qui devaient lui être plus qu'indifférents ?

Et la marquise, dont la pâleur était extrême, se prit à réfléchir que dire un mot, laisser échapper un geste, c'était se compromettre à ses propres yeux, s'avouer à elle-même qu'elle aimait Chérubin.

Avouer au major Carden qu'elle avait écouté la conversation de M. de Vernay et du vicomte, n'était-ce pas lui dire que Chérubin ne lui était pas indifférent ? Et le major, un homme qui savait la vie, qui avait étudié le cœur humain et les femmes, le major ne devinerait-il point ses angoisses ?

Pendant les dix minutes qui suivirent le départ du vicomte Cambolh, qui avait reparu dans sa loge, madame Van-Hop souffrit le martyre.

Mais ce fut bien autre chose encore lorsqu'elle entendit vibrer de nouveau cette voix enchanteresse et mélancolique de Chérubin, disant au jeune homme qui se trouvait dans sa loge :

— Mon ami, j'ai un aveu à vous faire et un service à vous demander. J'aime une femme, une femme qui ignore mon amour et ne l'apprendra qu'après ma mort. La vie m'est à charge, et j'accepterai le trépas comme un bienfait.

— Quelle folie ! murmura une voix que la marquise n'avait point entendue encore et qu'elle devina être celle du confident de M. de Vernay.

— Aussi, continua Chérubin, j'accepte avec une sorte de joie ce combat que je pressens devoir m'être fatal.

— Oscar, vous êtes fou...

— Non, je suis las de la vie, voilà tout, car j'aime sans espoir... et celle que j'aime ignorera mon amour tant que je vivrai.

— Et si vous mourez ?

— Ah ! dit-il avec tristesse, c'est alors, ami, que votre dévouement ne me fera pas défaut. n'est-ce pas ?

— Que dois-je faire ?

— Demain, avant le combat, je vous remettrai une lettre...

Chérubin s'arrêta... La marquise se sentit défaillir.

— Eh bien, cette lettre ? interrogea l'ami.

— Cette lettre sera renfermée dans deux enveloppes : l'enveloppe extérieure sera blanche, l'enveloppe intérieure seule portera le nom du destinataire. Vous allez me jurer que, si je suis tué, vous porterez cette lettre à la petite poste, déchirez la première enveloppe fermant les yeux, et jetterai la lettre dans la boîte sans en regard l'adresse.

— Je vous le jure, répondit l'ami.

— Vous le devinez, am... murmura Chérubin, cette lettre est pour elle... Au moins, après ma mort, elle saura combien je l'aimais...

La marquise, à ces dernières paroles, sentit défaillir. Mais en même temps un espoir lui vint.

Espoir insensé et comme les femmes en peuvent seules concevoir.

Chérubin avait songé au major pour son second témoin ; le major était son ami et en même temps l'ami de M. de Cambolh.

Or, Chérubin l'allait venir trouver sans doute, il lui exposerait sa demande, et le major ne pourrait s'empêcher de confier à la marquise ce que, hélas ! elle savait déjà... Et alors elle craint forte, elle aurait été calme, indifférente, avoir un sou-

rire aux lèvres, et après lui avoir ainsi prouvé qu'elle ne s'intéressait pas plus à l'un qu'à l'autre des deux adversaires, elle lui ferait comprendre qu'il serait de son devoir, de son honneur même, à lui vieux soldat et arbitre en bravoure, d'arranger une affaire sans gravité aucune, et qui avait pris naissance dans son salon, à elle, marquise Van-Hop.

Et comme la marquise se promettait déjà de parler très haut en son propre nom, de faire valoir ses craintes de tout scandale, on frappa discrètement à la porte de sa loge...

Et la femme, déjà forte, eut un dernier moment de faiblesse, elle tressaillit et frissonna.

Car elle crut que c'était Chérubin.

XIX

L'attente de la marquise fut trompée. Ce ne fut point Chérubin qu'elle vit apparaître.

Chérubin n'avait point quitté sa loge. Il s'était contenté d'écrire un billet au major en arrachant une feuille de son carnet, et il avait confié son message à une ouvreuse.

La marquise, toujours fort pâle, tourna lentement la tête lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir.

Elle frémissait d'anxiété, croyant voir Chérubin ; elle respira en voyant entrer l'ouvreuse.

Mais elle devina sur-le-champ que c'était lui qui avait écrit le billet.

— Monsieur le major Carden ? demanda la femme.

— C'est moi, répondit le Suédois en prenant le billet.

Puis il dit à madame Van-Hop :

— Vous permettez, marquise ?

— Faites, balbutia-t-elle, s'efforçant de sourire.

Le major ouvrit le billet, le lut avec un grand calme, le froissa et le mit dans sa poche.

Puis il dit à l'ouvreuse :

— Dites au monsieur qu'il vous a remis ce billet que je serai exact à son rendez-vous.

L'ouvreuse sortit.

Madame Van-Hop avait pris une attitude indifférente et dissimulait l'horrible émotion qu'elle éprouvait sous son plus calme sourire.

— Ah ! major, dit-elle d'un ton léger et un peu railleur, je vous y prends.

Et elle le menaçait de son doigt rose.

— A quoi, marquise ?

— Vous osez recevoir des poulets en plein Opéra, dans ma loge, en ma présence ?

— Ce n'est point un poulet, marquise.

— Oh ! fit-elle, espérant que le major lui avouerait ce qu'elle savait si bien déjà, je vous connais... Mon mari m'a fait des confidences...

— Hélas ! madame, il n'en est rien. Voyez plutôt mes cheveux gris.

Et il ajouta d'un ton confidentiel :

— Je suis, ce soir, d'un souper de garçons...

— Ah ! fit la marquise avec un accent impossible à noter ; car elle comprit sur-le-champ que le major serait discret et ne lui dirait rien de la rencontre du lendemain.

— On m'attend à minuit à la Maison-d'Or, acheva le major. Madame Van-Hop crut qu'elle allait mourir. Elle ne saurait rien... ou plutôt elle ne devrait pas savoir... et, par conséquent, elle ne pourrait donner un conseil, plaider la cause de l'humanité... demander en son propre nom, et pour le respect dû à sa maison, que cette malheureuse affaire s'arrangeât.

C'était un rapplico de damné.

Pendant une heure encore, la marquise espéra que le major finirait par se départir de son mutisme, et elle eut l'atroce courage de caqueter avec lui, de lui sourire, d'écouter mille sujets de conversation touchant au duel de près ou de loin.

Le major ne parut pas comprendre.

Elle alla jusqu'à lui dire :

— Voilà M. de Cambolh revenu dans sa loge... Où donc était-il allé ?

— Au foyer, sans doute.

— Vraiment ! poursuivit-elle, ce charmant jeune homme est querelleur ?

— Hélas ! oui...

Elle espéra qu'il se laisserait aller à lui dire que, précisément, le vicomte venait encore de se faire une querelle... que lui, major, serait témoin dans cette affaire.

Mais le major fut impassible.

Alors madame Van-Hop sentit qu'elle perdait la tête, et un moment elle eut la pensée de tout avouer au major, et de lui dire qu'elle avait entendu la conversation du vicomte et de M. de Verny.

Mais comme elle hésitait encore et soutenait une dernière lutte avec sa dignité de femme, un homme entra dans sa loge.

Il n'était plus temps ; cet homme, c'était le marquis.

M. Van-Hop était radieux.

Lui, ordinairement froid, un peu triste, sobre de paroles, était souriant et gai...

Il avait gagné la partie d'échecs !

Et comme si, à l'heure où une vague danger menaçait un mari, en voile descendant sur ses yeux, le marquis, habituellement jaloux et défiant, ne s'aperçut point de l'extrême pâleur et de l'agitation nerveuse de sa femme, qui lui répondit par monosyllabes et avec une sorte d'impatience.

Le marquis écouta le quatrième acte avec ce recueillement profond des vrais dilettantes, et la marquise ne vit et n'entendit qu'une chose...

On plut, horrible vision ! elle crut voir et entendre deux lames d'épée se croisant et s'entrechoquant.

— Major, dit la marquise avec une voix altérée, tandis que le quatrième acte finissait, n'oubliez pas votre rendez-vous...

— Ah ! dit M. Van-Hop en regardant la major avec un sourire, vous avez un rendez-vous, heureux coquin ?

— Oh ! un souper de garçon...

— Sans femmes ? demanda tout bas le marquis.

— Sans femmes, parole d'honneur !

— Eh bien, allez, dit la marquise.

— J'ai le temps, madame, on se met à table à minuit.

— Bah ! fit-elle avec un sourire contraint, je vous dégage de vos devoirs de chevalier... n'ai-je point mon mari !

Et elle regarda cet homme qu'elle aimait depuis quinze ans à qui l'unissait une chaîne indissoluble, dont l'amour devait lui servir d'égide.

On eût dit que ce pauvre cœur troublé cherchait à se mentir à lui-même.

Le major se leva et prit congé.

— Ah ! dit-elle en le voyant partir, un mot, mon ami, un seul.

— Je vous écoute, madame.

— Votre souper réunit-il beaucoup de jeunes gens ?

— Quelques-uns.

— Le vicomte en est-il ? Ce vicomte... de... Comment le nommez-vous ? J'oublie toujours ce nom.

Et la sublime femme avait le courage de mentir en demandant un nom qui flamboyait déjà dans sa mémoire, comme le *mar, theal, pharès* sur les murs de la salle où le roi Balthazar donnait son festin.

— Le vicomte de Cambolh, dit le major.

— Ce querelleur...

— Précisément.

— Eh bien, faites-moi une promesse.

— Volontiers.

— Si le vicomte cherche querelle à quelqu'un... C'est si affreux, ce vilain... duel !...

Elle prononçait ces mots avec une indicible émotion, et cependant le marquis ne devina rien.

— S'il cherche querelle à quelqu'un, continua-t-elle, tachez de vous interposer... n'est-ce pas ?

Et elle avait une voix suppliante qui eût suffi à trahir le secret de son cœur.

Le major se reprit à sourire.

— Soyez tranquille, madame, dit-il ; les soupers de garçons dont je suis se passent tranquillement.

Et il s'en alla, laissant la marquise en proie à d'horribles alternatives de terreur et d'espoir.

M. Van-Hop reconduisit sa femme. Ce ne fut qu'à l'hôtel qu'il remarqua sa pâleur et son agitation.

— Qu'avez-vous, ma chère âme ? lui demanda-t-il.

— Rien... un peu de migraine... voilà tout.

— Je vais me retirer, en ce cas, dit-il.

Et il lui baisa la main et rentra dans son appartement.

La marquise renvoya ses femmes, et prétendit qu'elle se désabillerait elle-même.

La pauvre femme avait besoin de solitude et de silence.

Pour la première fois, depuis huit jours, la marquise avait jeté un regard clair, investigateur au fond de son âme et elle détournait sa tête épouvantée.

Sa vie calme, chaste et pure, ne prenait-elle pas tout à coup à subir l'influence néfaste d'un élément nouveau, étranger, jeté brusquement dans sa vie ?

Longtemps courbée sous cette pensée désolante, cherchant à se réfugier, avec l'opiniâtre volonté de ceux qui se noient et ne veulent pas mourir, dans ses pieux souvenirs de jeunesse et d'amour, se cramponnant à l'image, hier adorée, de son mari, et qui, naguère, emplissait et absorbait son cœur tout entier, la marquise demeura plusieurs heures la tête dans ses mains, frissonnante, éperdue, et croyant toujours entendre ce cliquetis d'épées, qui bourdonnait par avance dans sa tête affolée.

De sa chambre à coucher on gagnait une terrasse qui communiquait au jardin par une dizaine de marches s'échappant des deux côtés d'un large perron.

La marquise y descendit.

Elle avait besoin d'air, elle étouffait... Elle se promena longtemps d'un pas inégal, saccadé, la mort au cœur, le cerveau en proie aux premiers symptômes de la folie.

Car ce n'était point seulement le danger terrible qu'allait courir cet homme, vers lequel une force mystérieuse, inconme, l'attirait, qui la bouleversait ainsi.

Elle était encore en proie aux angoisses de la femme jusque-là pure comme un lis, habituée à porter la tête haute, et qui voit tout à coup un abîme s'ouvrir sous ses pieds...

Elle l'avait pressenti, deviné, compris aux terreurs folles de son âme... elle aimait M. de Verny, cet homme que le quartier de Bréda avait surnommé Chérubin, dans le cœur de qui, la naïve et la sainte, elle croyait avoir allumé une de ces passions terribles qui font prendre la vie en dégoût...

Et cet homme, sans doute, irait au combat, résigné à mourir ; si se ferait tuer, ne pouvant vivre pour elle.

En songeant à cette affreuse alternative, la marquise oubliait tout pour ne songer qu'à lui.

Mais que pouvait-elle ?

Quitterait-elle furtivement son hôtel, pour courir chez le Major Carden lui tout avouer ?

Non...

Irait-elle même, au milieu de la nuit, comme une femme perdue, comme une coureuse de rues, chez cet homme qu'elle connaissait à peine, et que cependant elle aimait déjà, pour lui dire : " Je vous défends de vous battre ?... "

C'était impossible, elle n'y songea même pas.

Elle rentra dans sa chambre, s'agenouilla devant un christ d'ivoire appendu au chevet de son lit, et elle se contenta de prier pour celui que le destin était venu placer sur l'honnête chemin de sa vie.

Elle pria longtemps.

Le jour vint.



La marquise tressaillit, et elle se prit à écouter avec une âpre curiosité.

Un jour sombre et triste, une de ces matinées d'hiver qui semblent ne peser sur Paris qu'à ces heures solennelles et lugubres où les employés de l'octroi voient sortir de la grande voûte deux voitures qui se suivent au bois de Boulogne deux hommes qui vont jouer leur vie sur le muet échiquier du destin.

Alors, à partir de ce moment et comme huit heures sonnaient à la pendule de son boudoir, la femme, résignée et calmée par la prière, redevint la proie de mortelles angoisses.

Une horrible illusion s'empara d'elle...

La tête dans les mains, les yeux fermés, il lui sembla qu'elle assistait au combat, qu'elle voyait les deux adversaires dépouillés de leurs habits, la chemise au vent, gorge nue, mettre l'épée à la main et croiser, en même temps, le fer et le regard.

Et, chose étrange ! puissance merveilleuse de l'imagination, elle les voyait réellement, elle assistait au combat dans tous ses poignants détails, elle entendait le froissement du fer battant le fer, puis tout à coup l'un des deux champions rompait brusquement, jetait un cri et tombait mortellement atteint. Et celui-là, c'était lui !

Ce mirage de la pensée, qu'on nous passe le mot, avait été si complet, que la marquise avait cru voir et entendre, et que, du fond de sa chambre, rêvant tout éveillée, elle avait entendu le cri du blessé résonner au fond de son cœur...

Et elle s'affaissa sur elle-même, évanouie, brisée, sans avoir eu la force d'appeler du secours.

Madame Van-Hop se couchait fort tard d'ordinaire ; elle

se levait, par conséquent, vers onze heures ou midi, et, habituellement, ses femmes de chambre ne pénétraient chez elle qu'à son coup de sonnette.

Ce ne fut donc que vers onze heures que, revenant à elle, la pauvre femme se retrouva étendue de son long sur le parquet; et dans un isolement absolu...

Elle avait entendu la cloche de l'hôtel qui prévenait de l'arrivée d'un étranger, et ce bruit l'avait tirée de sa léthargie.

Aussi, se lever, passer la main sur son front, se souvenir, fut pour elle l'histoire d'une seconde.

Elle courut à la croisée de son boudoir, qui donnait sur la cour, et regarda.

N'était-ce point cette lettre fatale qu'elle redoutait... que l'ami inconnu devait mettre à la poste pour la femme aimée?

Et comme elle se penchait en dehors, avide et frémissant, elle aperçut le chapeau ciré et l'habit à parements écarlates du facteur.

Semblable à la femme de Loth, changée subitement en statue de sel, la marquise demeura immobile, pétrifiée, sans voix, sans haleine...

Quelques minutes passèrent, et ces minutes eurent pour elle la durée de plusieurs siècles...

Enfin, la porte s'ouvrit, un laquais entra, remit la lettre apportée par le facteur.

Et la marquise ouvrit cette lettre, employant à cette action son reste de force et de courage.

O bonheur!

Cette lettre n'était pas de lui...

C'était une écriture de femme, l'écriture de madame Malassis.

Et la marquise respira, elle se sentit revenir à la vie, et ses yeux évanouis par les larmes parcouraient avidement cette lettre, comme si, tant il y a de folle pensées dans une tête en proie au mal d'amour, comme si la veuve, qui habitait comme lui le n° 40 de la rue de la Pépinière, allait lui apprendre l'issue de ce combat qui avait dû avoir lieu le matin.

Madame Malassis disait :

" Chère marquise,

" Voici huit grands jours que je ne vous ai pas vue, et je vous appelle comme une âme sœur de mon âme. J'ai eu des ennuis, de vrais chagrins, j'ai besoin de vous ouvrir un peu mon cœur.

" Venez, je vous en prie, car je me suis juré de ne point sortir aujourd'hui.

" Je vous dirai pourquoi.

" VEUVE MALASSIS."

Cette lettre n'était-elle point pour la marquise comme un prétexte que la Providence indulgente venait lui fournir de savoir l'issue heureuse ou funeste de la rencontre du matin?

La marquise jeta un cri de joie, et à demi folle de terreur et d'espoir, elle oublia qu'elle était encore en robe de soirée, s'enveloppa dans un grand châle, demanda son coupé et descendit précipitamment.

Le marquis était sorti à cheval le matin, pour une promenade au bois de Boulogne.

— Rue de la Pépinière, 40, dit la marquise au valet de pied en se jetant dans la voiture.

Peu après, la marquise s'arrêta à la porte de cette maison dont le pavillon du fond était occupé par madame Malassis.

Jamais, on allait voir la veuve, ce qui, du reste, arrivait fort rarement, la marquise n'avait examiné ni l'entrée de la maison, ni l'escalier, ni le concierge.

Elle passait toujours rapidement, traversait le jardin et gagnait le pavillon.

Eh bien, cette fois, elle jeta sur tout cela un regard pénétrant, inquisiteur, qui sembla vouloir interroger les murs et les visages, et leur demander leur secret.

Était-il revenu sain et sauf?

L'avait-on rapporté mort ou blessé?

Hélas! concierge impassible, corridor à peu près désert, maison silencieuse, escalier muet, gardèrent leur secret.

La marquise arriva chez madame Malassis et fut introduite par Venture, ce valet-intendant, au visage repoussant et dur, qui depuis quelques jours, semblait avoir pris un ascendant mystérieux sur sa nouvelle maîtresse.

Venture, en grande livrée d'apparat, conduisit la marquise au premier étage du pavillon.

La veuve de trente-six ans, la belle madame Malassis, protégée par un demi-jour habilement ménagé par d'épais rideaux, était assise au coin de son feu, pelotonnée au fond d'une moelleuse bergère, dans l'attitude pleine langueur d'une femme qui a la migraine et des vapeurs.

— Ah! chère, dit-elle en voyant entrer la marquise, vous êtes bonne et charmante.

Et elle se leva avec une nuance d'infériorité respectueuse et courut à la marquise.

— Mon Dieu! dit-elle en la regardant, souffrirez-vous aussi, vous?... Vos yeux sont abattus... vous êtes pâle... Qu'avez-vous, au nom du ciel?

— Rien, rien, murmura la marquise... J'ai mal dormi... voilà tout.

— Je vous en offre autant, chère belle, soupira la veuve... Ah! si vous saviez...

La marquise eut un affreux tressaillement; mais cependant elle eut le courage de ne point interroger.

— Figurez-vous, reprit madame Malassis en entraînant la jeune femme en la faisant asseoir auprès d'elle sur la bergère, figurez-vous que j'ai tant d'ennuis et de chagrins depuis quelques jours, que je ne dors plus. La nuit dernière, j'ai entendu sonner cinq heures avant d'avoir fermé l'œil... Enfin, je m'étais assoupie depuis quelques heures, lorsque des cris, du bruit, les pas résonnant dans le jardin...

La marquise fut prise d'un tremblement nerveux... et elle attachait sur son interlocutrice un regard effaré...

— Ah! l'affreux événement, reprit la veuve... C'est épouvantable!

— Mon Dieu! balbutia la marquise d'une voix affolée et qui aurait dû étonner la veuve au dernier point, qu'est-il donc arrivé?

— Un horrible malheur! répondit madame Malassis, un pauvre jeune homme qui habitait cette maison...

— Eh bien... achevez... demanda la marquise d'une voix mourante.

— Il s'est battu ce matin en duel... au bois de Boulogne... On l'a rapporté presque mort.

La marquise jeta un cri et tomba à la renverse sur le parquet.

Le secret de son cœur venait de lui échapper; désormais elle avait une confidente.

Madame Malassis courut à une sonnette et l'agita.

Au bruit, la porte s'ouvrit, Venture apparut.

— Ah! ah! dit-il en échangeant un regard d'intelligence avec la veuve, je crois que nous tenons la petite dame...

Madame Malassis était-elle donc déjà la complice et l'instrument passif de la redoutable association des Valets de Cœur, et l'infériorité de sir Williams allait-il donc triompher encore?

C'est ce que nous allons vous dire,

XX

Le vice a d'impénétrables mystères

Ceux qui ont une fois mis les pieds sur cette pente irrésistible descendent toujours, quoi qu'ils fassent pour remonter.

La femme qui a abandonné une fois l'austère chemin du devoir, cette voie ardue où il est besoin de marcher d'un ferme, parvient quelquefois à y rentrer, mais la moindre pierre d'a-

choppement, le moindre obstacle suffit pour la faire retomber au plus profond du précipice.

Ces quelques réflexions étaient nécessaires pour expliquer l'étrange conduite de madame Malassis, et on nous permettra d'esquisser en quelques lignes la biographie de cette femme.

Madame Malassis était, à quinze ans, première demoiselle dans une importante maison de modes de la rue de la Paix.

À seize ans, elle abandonna brusquement cette position pour suivre un vieux débauché veuf, riche sans enfants, qui remplaça son châle de tartan par un cachemire, et les fleurs de sa coiffure par des branches de corail.

De dix-huit à vingt-trois ans, l'existence de la jeune femme fut livrée à tous les hasards de la vie des pécheresses.

Un adorateur *splendide* la trouva, un soir, aux prises avec la nécessité la plus âpre, et, prévoyant sans doute que la folle créature ne songerait jamais à l'avenir si l'on n'y songeait pour elle, il lui acheta un fonds de parfumerie sur le boulevard des Italiens.

Là, madame Malassis, qui, par hasard, avait de l'ordre, prit sa situation au sérieux et acquit bientôt cette aptitude au gain cette économie sévère et bien entendue qui mène le commerçant à la fortune.

Un ancien commis voyageur, un homme qui touchait à la cinquantaine, ne s'effaroucha point du passé un peu lesté de la de la femme, lui offrit sa main et fut agréé. Comme César Birotteau, le héros immortel de M. Balzac, M. Malassis était prédestiné aux grandeurs humaines.

Sept ou huit ans lui suffirent pour amasser deux cent mille francs. Il devint adjoint au maire de son arrondissement, membre d'une foule d'institutions philanthropiques, et il produisit dans le monde officiel d'abord, puis dans celui de la finance, et presque dans le faubourg Saint-Honoré, la petite modiste de chez Fanny, l'ancienne femme galante à demi réhabilitée par le mariage. Quand M. Malassis mourut — et il mourut d'une indigestion, à la suite d'un copieux souper fait au *Bocher-de-Cancal* — sa femme avait été adoptée par le monde, qui ignorait toute une partie de ses antécédents.

Mais, nous l'avons dit, le vicena pardonne point... Madame Malassis avait habilement dissimulé ses instincts pervers, et cependant M. Malassis avait été, disait-on tout bas, bien souvent trahi.

Son mari mort, la veuve rencontre le vieux duc de Château-Mailly.

Elle avait alors trente-cinq ans, l'âge de l'ambition. Elle entrevit un avenir superbe, elle rêva de couvrir et d'éclipser à jamais les fanges de son passé par les perles éclatantes d'une couronne ducal. Pendant deux années, la courtisane vieille prit au sérieux son rôle de femme austère; elle fut dame patronnesse, elle vit le meilleur monde, se lia intimement avec la marquise Van-Hop, et sut inspirer au vieux duc une irrésistible passion...

On eût pu croire qu'elle avait à jamais reconquise et gravi les sommets ardu de la vertu...

Illusion !

Le jour où elle rencontra ce petit jeune homme au lorgnon d'écaillé, aux cheveux bouclés, au minois vulgaire et séduisant, à l'aplomb des fils de famille que passent, gantés de jaune serin, leur vie sur le boulevard des Italiens, madame Malassis sentit le passé reprendre dans ses mains crochues et puissantes, et l'abîme se rouvrit sous ses pieds.

Elle était née courtisane; elle devrait l'être jusqu'au jour où l'aveugle duc de Château-Mailly la conduirait à l'autel.

La veuve avait trente-six ans, l'âge des passions volcaniques chez la femme; elle commençait à paraître son âge, on le chuchotait dans le monde à ses orailles, le vieux duc seul ne s'en apercevait point !

Mais le duc était septuagénaire.

Et peut-être que la voix mystérieuse du cœur s'éveillait enfin chez cette femme, dont la vie n'avait été qu'un long calcul. Elle avait trouvé sur la route, une nuit, un jeune homme de

vingt ans, lancé comme une bombe par l'invisible main de sir Williams; ce jeune homme lui avait parlé de vulgaire et chaleureux langage de la passion, et la femme, qui tant de fois avait cédé, avait été vaincue encore.

Pendant quelques heures, cet esprit fort, calculateur, ce chiffre devenu femme, avait tout oublié... On lui avait parlé d'amour, à elle qui n'e tendait plus ce langage sortir de deux lèvres jeunes et fraîches, et elle avait écouté.

Mais le folle a ses heures, rien de plus !

Madame Malassis voulait bien aimer encore, mais elle voulait aussi épouser le duc.

Aussi, à partir de ce jour, divisa-t-elle habilement son temps.

Rentrée chez elle bien avant la nuit, toujours prête à y recevoir M. de Château-Mailly si un caprice jaloux venait à l'y conduire, elle sortait chaque jour, vers deux heures. Où allait-elle ?

En femme prudente, madame Malassis n'avait pas cru devoir mettre sa femme de chambre ni aucun de ses gens dans le secret de son nouvel amour...

Elle sortait de chez elle en voiture, dans un fiacre la plupart du temps, remontait la rue de la Pépinière, prenant la rue Saint-Lrzare, qu'elle suivait dans toute sa longueur, entrait dans l'église Notre-Dame-de-Lorette par la grande porte, y séjournait environ dix minutes, et sortait par la rue Fléchier.

Là se perdaient les traces de madame Malassis. Allait-elle soulager une infortune ? Allait-elle à quelque mystérieux rendez-vous ?

Elle entrait dans une maison de la rue Fléchier, passait comme une ombre devant la loge du portier, montait lestement un escalier, son voile baissé... Une porte s'ouvrait et se refermait... c'était tout...

Quelques fois, une heure et même deux s'écoulaient avant qu'elle ressortit. La veuve traversait de nouveau l'église, regagnait son fiacre et rentrait furtivement rue de la Pépinière.

Il y avait huit jours que cela durait, lorsqu'un soir, vers trois heures, au moment où, redescendant de la rue Fléchier, elle s'apprêtait à remonter la rue, madame Malassis s'arrêta et recula tout à coup, comme si elle avait vu se dresser devant elle un reptile armé d'un triple dard.

Venture se promenait de long en large sur le trottoir, les mains dans ses poches, un charmant sourire aux lèvres, sifflotant un petit air grivois.

Espérant encore n'être point reconnue, la veuve allait passer outre...

Mais Venture se plaça devant elle, et lui dit :

— Bonjour, madame.

Il donna à ce dernier mot cette inflexion respectueuse et particulièrement aux domestiques parlant à leur maîtresse.

Et comme madame Malassis demeurait stupéfaite et toute bouleversée, il répéta :

— Bonjour, madame.

Toute troublée encore, mais prête à reconquérir son sang-froid, la veuve prit un air sévère et le regardant fixement.

— Que faites-vous ici, maître Venture ? dit-elle.

— Je me promène, madame.

— Je ne vous ai point pris à mon service pour cela.

Le laquais baissa la tête, balbutia quelques mots d'excuse et se tut.

— Cherchez-moi une voiture, dit-elle, et payez-la. Je vous en viderai ma bourse chez de pauvres gens qui meurent de faim.

Venture ne se le fit pas répéter : il se hâta d'obéir, et madame Malassis rentra chez elle en disant :

— Voilà un homme que je vais me hâter de congédier.

Le soir, en effet, après son dîner, elle sonna et Venture partit.

La veuve était dans sa chambre à coucher, au coin du feu, toute seule.



Venture salua et se tint debout, sa casquette galonnée à la main.

— Que faisiez-vous ce matin, rue Fléohir ? lui dit-elle d'un ton sec.

— J'attendais madame.

— Vous m'attendiez !... fit-elle en tressaillant.

— J'avais suivi madame depuis la maison...

Un éclair de colère brilla dans les yeux de madame Malassis.

— Et de quel droit ? demanda-t-elle d'un voix irritée.

— J'espionnais madame, répondit-il avec un calme plein de cynisme.

Les lèvres de la veuve blanchirent. Une telle insolence dépassait toutes les bornes.

— Maître Venture, dit madame Malassis, je crois que je vais être obligée de vous faire admettre à Charenton ; car, Dieu me pardonne ! vous devenez fou.

Venture en répondit point.

Seulement, il remit impudemment sa casquette sur sa tête et s'assit sans façon dans un fauteuil roulé près du feu, vis-à-vis de celui de la veuve.

— Si madame voulait bien causer une minute avec moi, dit-il, elle verrait bien que non seulement je ne suis pas fou, mais que, bien plus, elle a peut-être besoin de moi.

Le regard tranquille, le ton assuré et plein d'arrogance le cet homme, qui, le matin même, était le plus respectueux des valets, bouleversèrent si complètement la veuve, qu'elle s'imagina faire un mauvais rêve.

Cependant, il y avait dans le geste, dans l'attitude, dans le regard de cet homme, une sorte de fascination qui imposa si fort à madame Malassis, qu'elle n'eut ni la force de le chasser d'un signe impérieux de la main, ni de courir à un cordon de sonnette pour appeler sa femme de chambre.

Venture s'assit donc en face d'elle et lui dit :

— Il ne faut jamais se fâcher, madame, avant d'avoir entendu les gens. C'est toujours une chose pénible de casser les vitres sans profit, et la chose devient même parfois dangereuse...

La veuve, stupéfaite, l'écoutait.

— Madame, reprit Venture, veuillez oublier un moment que je porte la livrée et suis à votre service, et écoutez-moi comme on écoute un ami.

Elle fit un geste de répulsion, presque de dégoût.

Il est un hideux sourire et continua :

... Jouons cartes sur table, madame. Vous allez épouser, sous trois semaines M. le duc de Château-Mailly, un homme fort riche et portant un des plus vieux noms de la noblesse de royaume ; mais il faut si peu de chose pour rempre un mariage ! Quelquefois trois semaines peuvent avoir la durée d'un siècle. Ainsi, par exemple, supposons que M. le duc soit trouvé comme moi, ce soir, sur le trottoir de la rue Fléohir...

Madame Malassis frissanna et regarda Venture d'un air effaré.

— Ne croyez-vous pas, continua effrontément le laquais, que M. le duc demanderait à réfléchir avant de vous épouser, s'il savait que vous allez chaque jour rue Fléohir, n° 4, qu'il vous monte au premier et sonne à la porte à droite de l'escalier ? Disposez-moi de vous dire le reste...

Et Venture regarda insolent la veuve.

Madame Malassis attachait sur lui des yeux pleins de courroux et de haine.

— Vous êtes un misérable ! dit-elle, et je devine ce que vous voulez...

Alors elle se leva et alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble de Boule, dont elle retira un portefeuille.

Puis, en tira une liasse de billets :

— Combien vous faut-il ? demanda-t-elle avec dédain.

Venture haussa les épaules.

— Vous allez trop vite en besogne, madame, dit-il ; avant

d'acheter, il faut savoir ce qu'on achète. Avant de me demander ce que je veux obtenir pour prix de mon silence, apprenez au moins dans quelle mesure je peux vous desservir, si bon me semble... Ohère madame, reprit-il, vous êtes ce qu'on nomme une femme prudente ; c'est-à-dire que vous n'écrivez jamais, et, par conséquent, vous pourriez nier devant le duc, lui affirmer que je mens, que vous ne connaissez point M. Arthur, qu'enfin vous ignorez tout ce que je veux dire.

— Je l'ignore en effet, dit madame Malassis, qui retrouva une sorte d'aplomb et d'impudence au plus fort de cette situation désespérée.

— Soit, ricana le laquais. Seulement, vous ne me ferez pas l'injure de croire, madame, que je mets mon vin en bouteilles avant sa fermentation, c'est-à-dire que je m'embarque dans une affaire sans avoir pris mes précautions.

— Après ? dit-elle froidement.

— Le duc est amoureux, par conséquent il est aveugle. A la rigueur, il pourrait vous croire innocente et victime d'un odieux lapaais, si je ne lui apportais que des indices. Heureusement, j'ai un dossier...

A ce mot de dossier, madame Malassis eut le frisson.

— Madame, reprit Venture, vous n'avez pas toujours eu trente-six ans ; vous avez été jeune, inconsidérée, légère... Vous avez écrit... et beaucoup, et à bien des gens...

Et comme elle le regardait avec terreur, cet homme, qui lui paraît être un démon vomi par l'enfer, se prit à lui raconter froidement, année par année, et presque jour par jour, son existence à elle madame Malassis, depuis l'heure où elle était sortie de la maison de modes de la rue de la Paix, jusqu'à celui où elle l'écoutait, l'angoisse au cœur et la sueur au front.

Un avocat général fulminant un réquisitoire contre un criminel, et fouillait sa vie passée jusque dans ses replis les plus obscurs, eût été moins instruit, peut-être, que ne se montra Venture, en racontant au propre vie à madame Malassis.

Il n'oublia aucun détail, aucune intrigue, corroborant chaque fait d'un nom, d'une date, d'un numéro de la rue, relatant chaque lettre tombée, on ne pouvait deviner comment, entre ses mains.

C'était à épouvanter le plus hardi des forçats. Pendant quelques minutes, madame Malassis l'écouta en silence et comme atterré.

— Vous voyez bien, madame, dit Venture, que je puis bien les choses, et que de moi seul dépend votre mariage avec M. le duc de Château-Mailly.

Elle courba la tête, et deux larmes jaillirent de ses yeux.

— Combien vous faut-il ? murmura-t-elle enfin.

— Ah ! dit-il en souriant, vous n'êtes pas assez riche.

— Je la deviendrai.

— Non, je ne veux pas d'argent.

Et cet homme, que tout à l'heure elle voulait chasser, la dominant alors complètement arrêté sur elle un regard calme, assuré, dominateur, et reprit :

— Madame, vous auriez tort de croire que vous êtes simplement en mon pouvoir. Je suis tout et ne sais rien à la fois. Vous êtes au pouvoir d'une association immense, puissante, et dont je ne suis que l'humble mandataire.

Et comme elle continuait à le regarder avec terreur :

— Ce n'est pas au prix de quelques chiffons de mille francs que l'association mystérieuse que je représente vous vendra jamais la couronne ducal de Château-Mailly, c'est au prix de vous-même, de votre dévouement, de votre liberté... Voyez, réfléchissez...

Et Venture se leva ; puis il reprit l'attitude humble, respectueuse, servile, d'un domestique prêt à exécuter les ordres de sa maîtresse.

— Quand madame aura réfléchi, dit-il, elle sonnera. Je dois lui dire quelle n'a qu'à choisir : ou voir, ce soir même, le dossier dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans les mains de M. le duc de Château-Mailly, et se résigner, par conséquent, à

la rupture de son mariage... on entre franchement, résolument, les yeux fermés, dans une association qui, après tout, ne désire que son bonheur, en échange de quelques légers services.

Et Venture sortit.

Pendant une heure, madame Malassis demeura courbée sous le poids de ses iniquités passées, se demandant comment un infernal génie avait pu reconstituer ainsi toute sa vie pour s'en faire une arme terrible; puis elle chercha à deviner ce qu'on attendait, ce qu'on pouvait attendre d'elle...

Et puis, nous l'avons dit déjà, comme elle touchait à l'âge de l'ambition, à cet âge mûr où certaines femmes deviennent impitoyables et se résolvent à fouler le monde sous leurs pieds si ce peut être une action utile à leur égoïsme, elle sonna et dit à Venture, qui se représenta :

— Parlez... Je suis prête à vous écouter... à vous... obéir...

Et la femme altière baissa la tête et s'humilia devant ce laquais.

Que se passa-t-il alors entre elle et lui ? Nul ne le sait.

Mais, dès le lendemain, le soulire était revenu aux lèvres de la belle veuve, son regard était calme; elle était sûre, désormais, d'épouser le duc de Château-Mailly, et Venture était redevenu le plus respectueux des intendants.

Chaque jour, madame Malassis sortait comme à l'ordinaire et s'en allait rue Fléchier.

Quelquefois même, son intendant portait à M. Arthur un petit billet ambré, écrit de la belle main de sa maîtresse.

Les choses en étaient là lorsque la marquise Van-Hop, sur une craintive indication de madame Malassis, était accourue chez elle, y avait grièvement blessé le matin, et s'était évanouie sous le coup de cette fondroyante nouvelle.

La marquise évanouie, la veuve sonna; Venture accourut et aida sa maîtresse à porter madame Van-Hop sur le sofa.

Alors madame Malassis lui fit respirer des sels, lui prodigua mille soins, et au moment où elle rouvrait les yeux, elle congédia Venture, qui s'esquiva sans bruit.

— Ah ! murmura la marquise en promenant autour d'elle un regard étonné, que s'est-il passé mon Dieu ?

— Rien, chère amie, absolument rien, répondit madame Malassis. Vous vous êtes trouée mal... une syncope, voilà tout.

Et comme la marquise, horriblement pâle, se souvenait et se sentait étreinte par une angoisse indicible, madame Malassis se hâta d'ajouter :

— Rassurez-vous, du reste, dit-elle, rassurez-vous, ma bonne, ma chère marquise, sa blessure n'est point mortelle... on le sauvera.

Madame Van-Hop jeta un cri... un cri de joie imprudente et folle.

Et puis, tout à coup, elle s'aperçut qu'elle avait livré son secret; elle devina que déjà une autre âme que la sienne avait deviné les tortures inouïes de son âme; et la pure et chaste femme, l'innocente victime des trahisons du hasard et de l'infernale malice des hommes, se prit à rougir et à balbutier.

Elle courba le front comme un criminel qui fait l'aveu de son forfait, et, dans un premier élan de douleur, elle murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue !

Mais alors aussi madame Malassis, qui sans doute avait prévu ce désespoir, cette honte anticipée de la femme vertueuse qui croit être déjà coupable; madame Malassis, qui avait étudié consciencieusement ce rôle, s'agenouilla devant elle, prit ses deux mains dans les siennes, la regarda avec une indicible expression d'indulgence et de dévouement, disant :

— Je n'étais que votre amie, voulez-vous que je sois votre sœur ?

La marquise ne répondit pas, mais elle pressa convulsivement les mains de la veuve, et, dans cette étreinte, celle-ci devint que la créole altière, la femme sans reproche et qui pouvait marcher le front levé, avait désormais le cœur troublé. Le gouffre s'était entr'ouvert,

## XXI

L'histoire que nous racontons est multiple.

Elle renferme un grand nombre de personnages et se compose d'événements si divers, que nous sommes obligés de quitter tour à tour chacun de nos héros.

Abandonnons donc un moment la marquise Van-Hop, madame Malassis et les combinaisons machiavéliques de sir Williams, pour revoir une des héroïnes de notre dernier épisode, mademoiselle Hermine de Beaupréau, devenue madame Fernand Rocher.

On s'en souvient, Fernand avait laissé sa femme au bal, sous la garde de son beau-père, M. de Beaupréau, et il était sorti pour aller se battre avec le vicomte de Cambollh.

On sait ce qui lui advint pendant les huit jours qui suivirent.

Quant à madame Rocher, elle était entrée chez elle, rue d'Isly, vers quatre ou cinq heures du matin, persuadée qu'elle avait été devancée par son mari.

Hermine se trompait.

Ses gens lui apprirent que Fernand n'avait point paru à l'hôtel.

Mais, en quittant sa femme, M. Rocher n'avait-il pas dit qu'il était question d'une bonne œuvre ?

Ceci rassura pleinement la jeune femme, et, un peu fatiguée du bal, elle se mit au lit et ne tarda point à s'endormir.

Quand il fit jour chez elle, lorsque sa femme de chambre entra, le lendemain vers midi, Hermine se retrouva seule et pensa d'abord que son mari n'avait point voulu l'éveiller et avait couché dans son appartement particulier.

La femme de chambre, interrogée, répondit que monsieur n'était point rentré.

Hermine se leva en hâte, et, inquiète de cette disparition, elle courut chez son père.

— Mon père, lui dit-elle, Fernand vous a-t-il dit où il allait, hier au soir ?

— Oui, répondit le Beaupréau avec ce sourire bonhomme qui trahissait chez lui un commencement d'idiotisme.

— Où allait-il ?

— Faire une bonne action.

— A Paris ?

— Non, hors de Paris.

Depuis quatre années qu'ils étaient unis, c'était la première fois que Fernand passait la nuit hors du domicile conjugal. C'était étrange.

La journée s'écoula pour madame Rocher dans une inexprimable angoisse :

Le soir vint, Fernand ne parut pas. Alors la jeune femme commença à se livrer aux plus noirs pressentiments.

Et tout à coup elle se souvint...

Elle se souvint que son mari avait quitté ce bal de la marquise en compagnie de deux ou trois hommes, et soudain le mot de duel sembla résonner à ses oreilles;

— Mon Dieu ! dit-elle à sa mère, Fernand a été battu... on me l'a tué, peut-être... Mon Dieu ! mon Dieu !

Madame de Beaupréau, la sainte femme, l'âme forte, tout en partageant les inquiétudes de sa fille, repoussa d'abord cette pensée que Fernand avait quitté le bal pour aller se battre.

D'abord, Fernand était un homme doux, inoffensif, toujours prêt à s'effacer.

Ensuite, il était peu probable que, chez la marquise Van-Hop, dans le meilleur monde, un homme raisonnable comme l'était Fernand pût avoir une querelle.

Puis, en admettant cette dernière hypothèse, était-ce bien à deux heures du matin que pouvait avoir lieu une rencontre ? Enfin, au cas où cette rencontre aurait eu lieu, Fernand ne serait-il pas revenu mort ou vif chez lui ?

Un homme tué en duel est toujours rapporté à son domicile,

Tout cela était d'une logique rigoureuse, et Hermine fut contrainte de renoncer à cette affreuse idée.

Mais alors, où était Fernand ?

Pourquoi ce mystère ? Pourquoi ne s'être point confié à sa femme ?

Il est si difficile aux Parisiens d'admettre, comme les gens de la province, qu'un homme puisse être séquestré au milieu de Paris, ou jeté à l'eau quand il passe les ponts, et cela en temps de carnaval, lorsque les rues sont encombrées de monde à toute heure de la nuit, que ni madame de Beaupréau ni Hermine n'y songèrent.

Fernand était absent, Fernand ne revenait pas ; mais sauf le cas où il aurait pu être tué en duel, on ne pouvait supposer une minute qu'il était retenu forcément hors de chez lui.

Hermine espéra que son mari reviendrait dans la soirée.

Puis la nuit passa à son tour et fit place au matin, trouvant les deux femmes, la mère et la fille, livrées aux plus douloureuses conjectures.

Alors madame Rocher n'y tint plus.

Elle songea à M. de Kergaz et courut chez lui.

Fernand était comme le lieutenant en philanthropie d'Armand de Kergaz. Il avait été chargé par lui, durant le séjour de ce dernier en Sicile, des missions les plus délicates ; ils avaient comme une bourse commune au service des pauvres.

Hermine pensa que M. de Kergaz devait être dans la confiance de cette affaire, et elle se fit conduire rue Culture-Sainte-Catherine.

Lorsqu'elle y arriva, M. de Kergaz était dans son cabinet avec le vicomte Andrea.

Le frère repentant avait pris, depuis quelques jours, ses nouvelles fonctions à cœur. Il dirigeait avec une habileté sans égale cette police secrète du comte qui avait mission de démasquer et de détruire la redoutable association des Valets-de-Cœur.

Le comte fut quelque peu surpris de voir entrer chez lui, à cette heure matinale, madame Fernand Rocher, dont les yeux battus, la pâleur, semblaient attester la vive anxiété.

Aussi en la voyant paraître sur le seuil du salon, courut-il à elle, manifestant un certain étonnement inquiet.

— Je viens vous demander des nouvelles de mon mari, lui dit Hermine... sur-le-champ.

Le comte fit un geste d'étonnement.

— Comment ! s'écria Hermine... vous ne l'avez pas vu... hier ?... au, ourd'hui ?

Le comte hocha la tête.

Alors, toute frémissante, madame Rocher raconta la disparition de Fernand, et M. de Kergaz, stupéfait, l'écouta, la regardant tour à tour, elle et le vicomte Andrea.

— Voilà qui est étrange ! s'écria le vicomte, qui avait modestement baissé les yeux à la vue de la jeune femme, jadis l'objet de sa coupable convoitise.

Et tout à coup il s'écria :

— Mais enfin, un homme ne disparaît pas ainsi dans Paris, madame ; on le retrouvera, c'est impossible autrement.

Et, dans la bouche de celui qui avait été sir Williams, cette espérance était presque une promesse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Hermine, il y a trente-six heures de cela... On aura assassiné mon mari !

Armand regardait son frère d'un air interrogateur, et comme lui demandant conseil.

Le vicomte avait l'aspect d'un homme terrassé par une mauvaise nouvelle, et qui cherche cependant un moyen de conjurer l'adversité.

Hermine attachait sur lui un oeil suppliant, comme si ceux que le baronnet sir Williams avait jadis poursuivis de sa haine devaient avoir une confiance illimitée absolue, avouglée, dans le vicomte Andrea repentant.

— Madame, lui dit-il d'un ton pénétré, je vous jure que,

dussé-je remuer le monde et descendre au fond de ses entrailles, je vous retrouverai votre mari.

Et il ajouta, baissant les yeux :

— J'ai tant de crimes à me faire pardonner !...

— Ah ! murmura Hermine touchée, il y a longtemps que vos crimes sont oubliés. Vous êtes un saint... Dieu vous a pardonné !

Au moment où elle achevait, le valet de chambre du comte entra :

— Madame, dit-il à Hermine, votre valet de pied est là, dans le salon, et demande instamment à vous voir.

— Qu'il entre ! dit le comte.

Madame Rocher était sortie de chez elle en coupé bas avec son cocher seulement. Le valet de pied venait donc en hâte, et après elle, de l'hôtel.

Hermine eut un frisson d'espoir.

— C'est Fernand qui l'envoie ! pensa-t-elle.

Le valet entra une lettre à la main.

— Au moment où madame venait de sortir, dit-il, un commissionnaire du coin de la rue est arrivé porteur de cette lettre. Il m'a recommandé de la remettre à madame sur-le-champ, ajoutant que c'était de monsieur.

Le comte est son frère respirèrent ; Hermine laissa échapper un cri de joie, et s'empara vivement de la lettre.

Il n'était donc pas mort !

Mais en jetant les yeux sur la souscription, elle pâlit.

Ce n'était point son écriture.

Pourtant elle rompit le cachet, déchira l'enveloppe et en retira un petit carré de papier d'où, s'échappait un parfum discret, et de bon goût, et que couvrait une écriture déliée, menue, allongée, qui annonçait une main de femme.

Elle tourna le feuillet en tremblant, courut à la signature avant de lire, et reconnut le nom et le paraphe de son mari.

Alors seulement elle respira, et, sans demander d'abord pourquoi il n'avait point écrit lui-même, puisqu'il avait signé, elle lut cette lettre que la Turquoise avait écrite le matin, tandis que Fernand, fasciné, la regardait avec admiration.

Certes, pour une femme encore adorée la veille, une semblable lettre, venant de l'homme qui passait sa vie à ses genoux, était étrange. Ce ton léger, presque impertinent, cette froideur d'expression, ce sans-gêne qui régnait de la première à la dernière ligne, tout cela était de nature à rendre folle la femme la moins jalouse, la moins habituée à de légitimes respects.

Et pour lui écrire, Fernand s'était servi de la main d'une femme, et il ne disait point à sa femme où il était, n'annonçant son retour que vaguement, comme une chose incertaine et subordonnée à une volonté étrangère.

Hermine n'eut pas la force de prononcer un mot.

Elle tendit silencieusement la lettre à Armand, qui la prit et la lut, manifestant à chaque ligne une surprise profonde.

Et, comme elle, frappé de ce mystère inexplicable, il ne trouva pas un mot à dire et transmit la lettre au vicomte Andrea.

Le vicomte la lut, la relut, comme un savant qui déchiffre une inscription hébraïque ou égyptienne, et cherche le sens caché de chaque mot.

Pendant les deux minutes que dura pour lui cet examen, l'œil du comte et celui d'Hermine ne quittèrent point son visage, essayant d'en deviner les impressions rapides et fugitives.

Mais le vicomte demeurait impassible ; on eût dit qu'il hésitait à se prononcer.

Enfin il releva la tête et regarda Hermine.

— Madame, lui dit-il, tranquillisez-vous, votre mari ne court aucun danger, et il reviendra ainsi qu'il vous le dit dans sa lettre. Je suis persuadé même que vous le reverrez avant huit jours.

— Mais... cette lettre ?... cette écriture ?... demanda la jeu-

ne femme d'une voix sourde. car déjà l'aiguillon de la jalousie pénétrait dans son cœur.

— Cette lettre a été écrite par une femme, accentua gravement le vicomte.

Hermine chancela et pâlit

— Mais, cette femme, poursuivit-il, ne sera jamais assez puissante pour éteindre l'amour que votre mari ressent pour vous.

Hermine jeta un cri.

Le comte la soutint défaillant dans ses bras.

— Soyez forte, madame, lui dit-il, il y a un mystère que nous sonderons assurément.

Mais Hermine, hélas ! n'entendait plus la voix du comte. Celle d'Andrea seule semblait encore résonner à ses oreilles, et lui assurer que c'était bien une femme, une femme jalouse de son bonheur, qui avait tracé ces lignes dont chaque lettre était pour elle comme un coup de poignard.

Pourtant elle eut la force de se contenir, de se réfugier dans ses souvenirs d'amour, dans sa dignité de femme, dans la foi qu'elle avait toujours eue en son mari.

— Non, non, dit-elle avec énergie, vous vous trompez, monsieur, cela ne peut être, mon mari m'aime.

— Madame, répondit le vicomte Andrea, je ne puis vous affirmer qu'une chose, c'est que son billet a été écrit par une femme et signé par votre mari. Maintenant, le reste est un mystère, et je ne puis le sonder en deux minutes. Mais tranquillisez-vous, madame, avant peu j'aurai tout éclairci.

Et comme s'il eût obéi à une inspiration soudaine, le vicomte ajouta :

— Connaissez-vous beaucoup de monde chez la marquise Van-Hop ?

— Presque personne, monsieur. Fernand et moi, nous avons connu la marquise aux bains de mer, l'été dernier. Elle nous a invités. Cependant, continua Hermine, mon père a rencontré chez elle un jeune homme, le comte de Château-Mailly.

— Je connais ce nom-là, interrompit M. de Kergaz.

— Il me l'a même présenté et j'ai dansé avec lui.

— Eh bien ! madame, dit le vicomte, peut-être que M. de Château-Mailly saura comment et avec qui votre mari a quitté le bal ; il nous faut absolument des indices.

— Ah ! dit Hermine, je cours chez mon père ; il ira voir M. de Château-Mailly sur-le-champ.

Et la pauvre femme, tout émue, s'en alla et retourna chez elle au grand trot de ses chevaux, tant elle avait hâte de rencontrer son père et de voir M. de Château-Mailly.

Quand elle fut partie, Andrea regarda son frère :

— Voilà, dit-il, une écriture que je connais.

— Vraiment ! fit le comte stupéfait.

— Ou je me trompe fort, poursuivit Andrea, ou il y a du club des Valets-de-Cœur là-dessous.

Armand tressaillit.

— A de certains moments, poursuivait Andrea, l'homme est doué d'une singulière faculté de divination. Il suffit quelquefois d'un rien, d'un mot, d'un simple indice, d'une ligne d'écriture, pour mettre sur une trace cherchée en vain jusque-là. Fernand a disparu... Fernand écrit de chez une femme et s'en sert comme d'un secrétaire. Eh bien ! souvenez-vous, mon frère, qu'il est aux mains de cette association terrible que nous poursuivons sans pouvoir l'atteindre...

Et le baronnet sir Williams, relevant la tête, splendide d'audace et d'impudence, ajouta :

— Donnez-moi huit jours : dans huit jours je vous apprendrai bien des choses. Mais d'ici là, ne me questionnez point, ne m'interrogez pas...

— Soit, dit Armand.

XXII

Pendant ce temps-là, Hermine rentrait chez elle et courait à l'appartement occupé par M. de Beaupréau.

Comme vous l'avons dit, M. de Beaupréau était devenu un petit vieux propre et charmant, de la meilleure humeur du monde, raisonnable en toutes choses, à moins qu'on ne lui parlât ou qu'il ne vint à parler de Cerise, la jeune ouvrière morte d'amour pour lui.

Auquel cas, M. de Beaupréau devenait triste, mélancolique, pleurait comme un enfant et perdait complètement la tête.

Tous les matins, il se levait à neuf heures et s'en allait à pied de la Madeleine au Marais, longeant les boulevards en gagnant la place Royale.

Cette promenade le conduisait à l'heure du déjeuner de famille.

M. de Beaupréau était donc sorti, comme à l'ordinaire, lorsque Hermine rentra à l'hôtel.

Elle l'attendit avec anxiété, après avoir montré toutefois la lettre de Fernand à madame de Beaupréau.

La pauvre mère, comme le vicomte Andrea, comme M. de Kergaz, crut deviner une partie de la vérité ; seulement, elle ne comprit pas pourquoi le vicomte tenait à ce que sa fille interrogât M. de Château-Mailly.

M. de Beaupréau rentra.

— Mon père, lui dit Hermine, Fernand n'est point revenu.

— Ah ! fit-il d'un air indifférent. Eh bien, il reviendra.

Cette réponse dans la bouche d'un homme qui, la veille, partageait l'affliction de sa famille, prouva aux deux femmes que, ce matin-là, il n'avait pas la tête bien solide.

Puis, tout à coup, il ajouta en riant de ce rire à demi hébété qui est un signe certain de folie :

— Je sais où il est.

— Vous le savez ? demanda Hermine avec vivacité.

— Oui, fit-il en clignant de l'œil.

— Mais dites donc, alors ! s'écria-t-elle ; mais parlez.

— Il est chez sa maîtresse, répondit lentement le fou. Il me l'a dit.

Et comme les deux femmes l'écoutaient avec stupeur, il ajouta :

— Mais le pauvre garçon s'abuse, elle ne mourra pas d'amour pour lui, elle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Et il continua à rire, sans paraître remarquer la pâleur, l'émotion, la douleur qui se peignaient sur le visage des deux femmes.

M. de Beaupréau, du moins elles le crurent, avait un de ces rares accès de folie qui ne le prenaient qu'à de longs intervalles, mais qui duraient quelquefois plusieurs heures, car, après avoir ri aux éclats, il se mit tout à coup à pleurer, balbutiant le nom de Cerise et s'accusant de sa mort.

Hermine comprit qu'il ne fallait point compter sur lui ce jour-là pour qu'il allât voir M. de Château-Mailly.

Et déjà elle songeait à écrire un mot à la marquise Van-Hop, et à s'adresser à elle pour avoir quelques éclaircissements, lorsqu'un domestique, entr'ouvrant la porte, annonça :

— M. le comte de Château-Mailly.

C'était le hasard ou plutôt la providence qui l'envoyait.

On se rappelle que le comte, au bal de la marquise Van-Hop, d'après les conseils du gentleman aux cheveux rouges, qui dissimulait si bien le redoutable chef des Valets-de-Cœur, s'était fait présenter à Hermine par M. de Beaupréau.

Il lui avait fait une cour respectueuse ; il avait demandé et obtenu la permission de se présenter à l'hôtel de la rue d'Isly, et la jeune femme, que son amour pour son mari absorbait tout entier, n'avait pas cru devoir refuser.

Hermine était trop pure pour se défier d'elle-même. C'est le tort de bien des femmes.

L'arrivée de M. de Château-Mailly n'avait donc rien que de fort naturel.

Il était deux heures, on était au vendredi, le jour où madame Roher était chez elle l'après-midi ; M. de Château-Mailly ignorait sans doute ou devait ignorer les événements que nous venons de raconter, il usait de la permission qu'on lui avait accordée pour faire une visite.

Le comte était un fort beau et fort élégant cavalier ; ses manières distinguées, sa démarche, son sourire un peu fier tarbissaient le grand seigneur.

Mais Hermine ne songeait qu'à son mari, et elle ne vit dans M. de Château-Mailly autre chose qu'un homme qui pouvait venir à son aide et sonder avec elle l'horrible mystère qui semblait envelopper la disparition et l'absence de son mari.

## XX

M. le comte de Château-Mailly était un de ces hommes qui, élevés avec le siècle, en ont accepté à peu près toutes les idées. Véritable Parisien du boulevard des Italiens, le comte avait été et était encore ce que, dans toute l'acceptation du terme, on nomme un viveur.

Il était d'une morale indulgente et facile pour les autres et pour lui-même, avait des principes de loyauté bien arrêtés sur certaines choses, et plus que vagues sur beaucoup d'autres.

Aussi, il avait accepté, sans le moindre scrupule, les propositions du gentleman aux cheveux rouges, se disant qu'un niais seul refuserait de reconquérir un héritage perdu, alors qu'il s'agissait pour cela de séduire une jeune et fort jolie femme.

Certes sir Williams s'était bien gardé de mettre le comte dans la confidence de ses projets ténébreux, car il était hors de de doute que celui-ci n'eût pas voulu faire partie d'une association de bandits ; mais il s'était posé vis-à-vis de lui en amoureux dédaigné, rebuté, et qui met au service de sa vengeance son intelligence et son argent.

Ceci posé, on trouvera donc assez naturel que M. de Château-Mailly eût accepté le rôle qui lui était fait.

Il ne connaissait point M. Fernand Roher... Hermine était belle.

Ces deux raisons suffisaient à sa conscience élastique pour la mettre tout à fait en repos.

Malgré la rapidité avec laquelle les femmes dissimulent leurs impressions et savent donner un calme apparent à leur visage, l'air bouleversé, l'émotion d'Hermine n'échappèrent pas à M. de Château-Mailly.

Il devina qu'il se passait chez elle et autour d'elle quelque chose d'au moins insolite.

— Monsieur le comte, lui dit la jeune femme après les compliments d'usage, allez-vous beaucoup chez la marquise Van-Hop ?

— Fort souvent, madame.

— Connaissez-vous plusieurs personnes de sa société habituelle ?

— Presque tout le monde.

La jeune femme soupira ; mais elle avait déjà reconquiert cette force morale qui donne à son sexe le pouvoir d'interroger sans répondre, de pénétrer le secret des autres sans livrer le sien.

Hermine avait avoué franchement, spontanément, dans la nouveauté première de sa douleur, au comte de Kergaz et au vicomte Andrea, l'angoisse inexprimable qu'elle éprouvait.

Elle leur avait ensuite montré ce billet tracé par une main de femme, et qui semblait indiquer qu'une autre possédait celui qu'elle appelait de tous ses vœux et qu'elle avait déjà pleuré comme mort...

Mais en face de M. de Château-Mailly, c'est-à-dire d'un étranger, Hermine retrouva toute la prudence féminine. Elle essaya de savoir sans rien dire elle-même, et ce ne fut que lorsque le comte eut avoué naïvement qu'il n'avait pas remar-

qué M. Fernand Roher au bal, que la jeune femme se laissa aller à une demi-confiance.

— Mon mari, dit-elle, a disparu vers deux heures du matin, m'annonçant qu'il sortait pour le reste de la nuit et rentrerait à l'hôtel de son côté. Je l'ai attendu hier toute la journée, toute la nuit dernière, ce matin... et je ne l'ai point vu encore.

— Madame, répondit le comte, qui avait reçu le matin même un petit billet de son mystérieux complice, billet qui lui donnait de minutieuses instructions, votre mari n'est-il pas grand, brun, avec de petites moustaches noires ?

— Oui, dit Hermine.

— Il peut avoir vingt-huit ou trente ans ?

— C'est bien cela, monsieur.

— Ah ! dit le comte, je l'ai vu sortir de chez la marquise avec le major Carden, un officier suédois.

— Et... demanda Hermine, vous êtes bien sûr qu'ils allaient ensemble ?

— Très sûr.

— Mon Dieu ! reprit-elle, omettant de parler du billet, j'ai peur de quelque duel. S'il avait été blessé !...

— Précisément, répondit le comte, je crois me souvenir vaguement d'une querelle qui a eu lieu à la table de jeu... Mais votre mari s'y trouvait-il mêlé, je l'ignore.

Ces paroles semblaient jeter quelque lumière sur la situation ; mais le billet de Fernand laissait toujours dans l'ombre un coin du tableau.

Et pourtant Hermine eut le courage de n'en point parler et de laisser le comte persuadé qu'elle ignorait absolument ce qu'était devenu son mari, et s'il était mort ou vivant.

— Madame, dit M. de Château-Mailly en se levant, je connais le major Carden, je cours chez lui et saurai bientôt ce qu'est devenu votre mari.

Il lui baisa la main et s'en alla, laissant échapper quelques mots qui eussent signifié, pour une femme plus avancée dans la vie, combien il était heureux de devenir utile.

Hermine attendit le retour du comte, essayant de combattre ses soupçons et les premiers symptômes de la jalousie, ce sentiment qui lui était inconnu la veille, par cette pensée que peut-être Fernand s'était battu, qu'il avait été blessé ; que, transporté dans une maison voisine du lieu du combat pour ne point alarmer sa famille, il s'était servi d'une main étrangère ; qu'après tout, et en admettant qu'une femme eût écrit, cela ne prouvait absolument rien...

Mais le ton leste, impertinent, bref de cette lettre, qu'elle lut et relut à plusieurs reprises, n'était-il pas là pour attester l'aigreur, la haine sourde d'une rivale ?...

Il est de certaines heures où la femme la plus inexpérimentée, la plus ignorante de la vie, acquiert une merveilleuse lucidité, un art de divination étrange, où elle prévoit l'avenir avec une sagacité sans égale.

Malgré les circonstances mystérieuses qui semblaient avoir enveloppé le départ de son mari et prolongé son absence, Hermine demeurait convaincu d'un fait, d'un fait capital, unique en son genre, et qui paraissait dominer tous les autres : Fernand était chez une femme.

Cette femme était déjà ou allait être sa rivale. Comment ? Elle l'ignorait ; mais elle pressentait ce résultat.

Le comte de Château-Mailly revint.

Une heure à peine s'était écoulée depuis son départ, et pourtant cette heure avait eu, pour la jeune femme, la durée d'un siècle.

Hermine était seule au salon, à demi couchée dans sa bergère, dans l'attitude pleine de langueur de la femme frêle dont les tortures morales brisent la faible organisation physique.

Pour la première fois, depuis qu'elle était heureuse et qu'elle oubliait le monde entier pour ne pas voir et n'aimer que son mari, Hermine songea à être coquette.

Elle avait besoin du comte. Le comte se montrait empressé, dévoué, lui, inconnu la veille, et les femmes ont un tact ex-

quis pour deviner jusqu'où peuvent aller le zèle et l'abnégation de l'homme, et l'entrevoit le plus faible espoir.

La veille, elle eût reçu M. de Château-Mailly avec cette froideur distinguée, cette politesse pleine d'indifférence qui semble dire catégoriquement :

— Vous êtes pour moi un visiteur, un homme du monde, chez une femme du monde, rien de plus.

Aujourd'hui, elle semblait comprendre que cet homme, qui se mettait si spontanément à son service, l'aimait et se dévouerait pour elle, au besoin ; et elle lui tendit la main comme à un ami, lui souriant de ce sourire triste et sérieux qui point la confiance d'une âme endolorie, et d'un geste lui indiqua un siège près de sa bergère.

— Eh bien ? lui dit-elle.

— Le major Carden est parti ce matin pour Cadres, répondit le comte, mais j'ai eu quelques détails par son valet de chambre. Rassurez-vous, madame, votre mari est, Dieu merci, encore de ce monde, et il n'a pas quitté Paris.

— Ah ! fit Hermine qui parut respirer.

— Il paraît, reprit le comte, que, en effet, M. Rocher a eu à voix basse et à mots couverts une querelle avec un Suédois compatriote du major, le vicomte de Cambolh. Le vicomte devait quitter Paris le matin même. Il n'avait pas une minute à perdre. Le major était-il le témoin du vicomte ou celui de votre mari ? c'est ce que son valet de chambre n'a pu me dire... Mais la rencontre a eu lieu presque sur-le-champ, vers trois heures du matin... l'arme choisie était l'épée... Le valet du major ne sait pas où elle a eu lieu, mais il a compris, par quelques mots échappés à son maître, que l'adversaire de M. de Cambolh, car il connaît parfaitement le vicomte, avait été blessé au bras, puis transporté dans une maison voisine.

— Et cette maison ?... demanda Hermine toute tremblante.

— Il ne sait où elle est. Seulement, il paraît que c'est chez une dame, une baronne, croit-il, et qui est très liée avec ces messieurs.

Hermine respira.

Elle commençait à espérer ; elle croyait comprendre que tout cela avait eu lieu sans le consentement de Fernand, évanoui sans doute ; et sans les termes de ce billet qu'elle avait reçu, sans nul doute elle eût été tranquillisée tout à fait.

— Madame, reprit le comte, je ne vois dans tout cela qu'une chose fort naturelle. Votre mari a été battu, il a été blessé ; ses témoins, et sans doute son adversaire, ne sachant encore quelle pouvait être la gravité de sa blessure, et par égard pour vous, l'auront fait transporter ailleurs que chez lui. Cela arrive souvent en pareil cas. Maintenant, j'ajouterai que le vicomte de Cambolh, à ce que j'ai ouï dire, est très répandu dans le monde galant. Qui vous dit qu'il n'a point fait transporter le blessé chez sa maîtresse ? En dépit de leurs vices, ces créatures ont quelquesfois du bon... Elles sont, ordinairement, excellentes gardes-malades.

Chaque parole du comte entra dans le cœur de madame Rocher comme un coup de poignard.

L'horrible mystère commençait à s'éclaircir : la lettre de femme s'expliquait.

Une seule chose demeurait incompréhensible : comment Fernand, qui l'aimait, qui l'adorait à genoux, avait-il pu signer un billet conçu en ces termes ?

Alors la femme chaste et pure, à qui le mariage avait laissé toutes ses illusions, toutes ses pudiques naïvetés de jeune fille, essaya de séduire, de fasciner, de gagner à sa cause M. de Château-Mailly.

Certes, le baronnet sir Williams eût tressailli d'aise s'il eût pu assister à cette scène, en voyant jusqu'à quel point ses plans ténébreux réussissaient.

Il n'aurait pu rêver mieux pour une première entrevue entre la jeune femme et son séducteur futur.

M. de Château-Mailly avait, du reste, une physionomie ouverte, sympathique, nullement dépourvue de franchise.

Il fut éloquent, passionné ; il parla d'un dévouement inaltérable, ressenti à première vue ; il jura à madame Rocher qu'il lui ramènerait son mari, ou du moins qu'il y emploierait tout son zèle et tous ses efforts : et lorsque l'amour emprunte le langage de l'amitié, il est bien fort.

Au bout d'une heure, M. de Château-Mailly avait si bien gagné la confiance de la jeune femme, qu'elle lui permettait de revenir aussitôt qu'il aurait recueilli le moindre renseignement sur la rencontre de Fernand et de M. de Cambolh, et qu'enfin elle lui montra le fameux billet.

Mais à peine le comte eut-il jeté les yeux sur l'écriture, qu'il parut se troubler, laissa échapper un mouvement de surprise et s'écria :

— Mais je connais cette écriture-là !

— Vous... la... connaissez ? murmura madame Rocher, dont tout le sang afflua à son cœur,

— Oui, dit le comte, mais cependant ce serait si bizarre, si inexplicable !

Et, regardant Hermine avec une compassion subite :

— Pauvre femme ! dit-il.

— Monsieur, monsieur, supplia madame Rocher, si vous savez quelle est cette femme... au nom du ciel !

Le comte déboutonna sa redingote, y prit dans la poche de côté un petit portefeuille, dans lequel il chercha une lettre mêlée à d'autres ; puis, ouvrant cette lettre, il la confronta avec celle que madame Rocher tenait à sa main.

C'était bien le même papier, le même parfum discret, la même plume délicate, allongée même.

Seulement la seconde lettre était ainsi conçue :

“ Mon cher comte,

“ Veux-tu venir boire du thé et fumer des cigarettes demain mercredi, chez moi ? Tu y trouveras dans un coin une nouvelle passion qui t'a guéri de ton amour pour moi, cher monstre ! c'est-à-dire mademoiselle Charlotte Lupin vulgairement appelée Carambole.

“ Je vous embrasse et je vous pardonne, ”

Cette lettre, dont le style sentait le quartier Bréda le plus échevelé, était signée d'un nom impossible, comme on n'en entend prononcer que dans le monde interlope des pécheresses. L'auteur de cette invitation cavalière se nommait la Topaze.

Le comte mit les deux billets sous les yeux d'Hermine.

Hermine les confronta en pâlisant.

— C'est bien le même écriture, murmura-t-elle avec une sorte d'épouvante.

— Seulement, dit le comte, la mienne a un an de date, et ce qui me paraît extraordinaire, madame, c'est que cette créature était en Italie il y a environ quinze jours. Comment est-elle à Paris, comment votre mari s'est-il servi d'elle pour vous écrire ? Voilà ce que j'éclaircirai à tout prix.

Alors M. de Château-Mailly, qui paraissait ou feignait d'être fort ému, lui prit la main, la porta respectueusement à ses lèvres, et lui dit avec un accent dévoué et sympathique vibrant jusqu'au fond de l'âme :

— Hélas ! madame, je vous croie déjà si malheureuse, que je vous supplie de me regarder comme votre ami ; car, moi seul, je puis vous sauver...

Et il osa fléchir un genou devant elle.

— Laissez-moi, ajouta-t-il, m'incliner devant vous comme on s'incline devant la vertu persécutée par le vice.

Elle l'écoutait avec épouvante, elle ne songea point à lui retirer sa main : elle ne vit plus en lui qu'un homme qui savait peut-être déjà toute l'étendue de son malheur et que le ciel lui envoyait à ce moment suprême comme un protecteur.

— Madame, continua le comte avec véhémence, avant de vous dire quel danger vous courez, et ce que je puis faire pour le conjurer, pour vous sauver, laissez-moi vous faire une question ?

— Parlez, monsieur, répondit la pauvre femme toute tremblante.

— N'êtes-vous pas mère?... car tout à l'heure s'interrompit le comte en montrant une porte du doigt, j'ai entendu, là, une voix d'enfant ?

— J'ai un fils de treize mois, dit-elle, manifestant soudain toutes les saintes alarmes de la mère oubliant qu'elle est femme pour ne plus songer qu'à son enfant...

— Eh bien, au nom de ce fils, reprit le comte avec le chaleureux accent du dévouement, ayez foi en moi comme dans un ami, comme dans un père.

Cet homme qui parlait ainsi était jeune, il avait le front royal, l'œil ouvert ; il disait si noblement le langage de l'amitié, que la naïve femme le crut et se sentit attirée vers lui.

— J'aurai foi en vous, dit-elle.

Alors le comte éloigna respectueusement son fauteuil, comme si la confiance qu'elle lui accordait eût élevé entre elle et lui une invisible barrière, et il reprit :— Vous me pardonnez, madame, si j'ose entrer en votre présence dans les honteux détails de la vie de garçon, détails que ne devrait jamais connaître une femme telle que vous.

Elle se tut, semblant, par son silence, l'inviter à parler.

— La Topaze, reprit M. de Château-Mailly, est une de ces créatures perverses que l'enfer semble vomir, à de longs intervalles heureusement, sous l'enveloppe séductrice des anges. C'est une femme sans cœur, sans pudeur, sans aucun scrupule humain, belle à désespérer, ayant ce regard qui fascine et éblouit cette voix qui enchante, ce génie machiavélique de la séduction que n'ont jamais possédé les nobles femmes de notre monde. Pendant trois années, madame, j'ai été livré tout vivant aux griffes de ce monstre qui sait paraître un ange ; j'ai failli lui laisser ma vie, mon cœur, mon intelligence, ma fortune entière, dont elle m'a pris la moitié. Pourtant, j'étais ce qu'on appelle un homme déjà éprouvé par la vie, un esprit fort. Eh bien ! pour m'arracher des ongles roses de cette harpie, il a fallu une réunion de mes amis les plus chers, constitué en conseil de famille, un tribunal suprême remplaçant ma propre volonté par la sienne. On m'a pris une nuit, chez moi, on m'a jeté dans une chaise de poste, et deux de mes amis m'ont conduit en Allemagne, au delà du Rhin, à deux ou trois cents lieues de ce minotaure femelle qui me dévorait tout vivant.

Le comte s'arrêta et regarda madame Rocher. Hermine avait la blancheur mate d'une statue. La vie, chez elle, semblait s'être réfugiée tout entière dans son regard, et elle écoutait avidement, comme un condamné écoute les termes lugubres de son arrêt.

— Il a fallu un an de voyages, de grand air, de dévouement de mes amis, il a fallu toutes les preuves amoncelées des infamies de cette créature pour me guérir. Eh bien, madame, si j'en crois ce billet, si j'en crois cette écriture, voilà dans quelles mains, par je ne sais quel mystérieux enchaînement de circonstances que je ne puis débrouiller encore, votre mari est tombé...

Et comme elle fléchissait, à demi brisée, sous le poids de ces révélations, comme elle voyait distinctement le gouffre entr'ouvert sous ses pieds, le comte reprit sa main et la pressa avec une respectueuse affection.

— Vous comprenez maintenant, dit-il, pourquoi j'ai exigé de vous un serment... Moi seul peux le sauver, vous sauver, sauver la fortune de votre enfant, qui se fondrait sous les mains prodigieuses de ce monstre comme un lingot dans un creuset ; mais pour cela, madame, il faut que vous vous laissiez conduire par moi, il faut que vous m'accordiez une confiance aveugle, que chacune de vos actions soit dictée par moi. A ce prix seul je puis ramener le bonheur dans votre maison.

Deux larmes brûlantes, silencieuses, coulaient le long des joues de la jeune femme.

— Je vous obéirai, dit-elle. Je vous obéirai comme à un frère...

— Bien, répondit-il ; alors je vous sauverai. Et il ajouta : A partir de ce jour, madame, je ne puis, je ne dois pas revenir ici. Votre mari doit ignorer que j'y suis venu ; je dois être pour vous un étranger.

— Mon Dieu ! fit-elle avec un effroi subit, ne vous reverrai-je donc pas ?

— Si, répondit le comte ; demain soir, à la brune, sortez à pied de l'hôtel, puis montez dans une voiture de place, et allez aux Champs-Élysées ; je serai au coin de l'avenue Lord-Byron. Et, comme elle paraissait hésiter : Regardez-moi, dit-il en levant sur elle un regard loyal et calme, ai-je l'air sincère ?

— J'irai, répondit-elle, toutes rougissante de son hésitation.

Le comte se leva, lui baisa la main et ajouta :

— Ayez foi en moi... je vous sauverai. Adieu...

Il fit deux pas vers la porte, puis revint :

— Pas un mot de tout cela, dit-il, pas même à votre mère ; le succès est à ce prix.

— Je vous le promets, répondit-elle.

Et le séducteur s'en alla, laissant Hermine livrée aux plus noires angoisses, mais déjà pleine de foi et d'espoir en cet homme que sir Williams, le maudit, venait de jeter sur son chemin.

#### XXIV

M. de Château-Mailly était venu chez madame Rocher en phaéton, conduisant lui-même, et n'ayant qu'un seul domestique, un groom microscopique assis auprès de lui.

Il rassembla les rênes, rendit la main à son cheval et prit le chemin de son hôtel.

Le jeune comte était quelque peu ému de la scène qu'il venait de jouer avec un véritable talent dramatique. Huit jours auparavant, il eût peut-être rougi d'une semblable conduite. Mais, bah ! le sort en était jeté. Et puis, en amour, se dit-il, tous les moyens sont bons quand ils mènent au succès.

Le comte s'adressait cette consolation juste au moment où il tournait l'angle de la rue Laflitte, où il demeurait.

Il avait un coquet appartement situé au premier, duquel dépendait une remise pour deux voitures et une écurie pour cinq chevaux.

Le comte était un homme de goût ; chez lui, chaque meuble, chaque objet, chaque détail de décoration l'attestaient. Il avait su réunir, chose rare, l'opulence du financier à la sobre simplicité du gentilhomme. Les tableaux de chasse et de pêche qui ornaient sa salle à manger, et qui valaient bien six mille écus, un superbe Murillo placé dans le salon, deux Hobbema appendus dans le fumoir, un bronze chinois d'un merveilleux travail, surmontant la pendule de cette dernière pièce, annonçaient ses goûts artistiques ; des tentures sombres ou grises, une chambre à coucher en vieux chêne témoignaient qu'il avait horreur de cette profusion de dorures, de glaces et de cinquante véritables luxe de café, qu'étaient si complaisamment quelques reines de théâtre et quelques hommes d'un goût douteux.

Le domestique du comte se composait d'un groom, d'origine britannique, d'une vieille cuisinière et d'un noir remplissant auprès de lui les fonctions de valet de chambre, et, par antiphrase, appelé Boule-de-Neige.

Boule-de-Neige, qui se tenait dans la salle à manger, voluptueusement allongé sur une banquettes, vint ouvrir à son maître et l'avertit qu'un étranger l'attendait au salon.

— C'est bien, répondit le comte en passant outre, car il s'attendait sans doute à cette visite.

Et il ouvrit la porte du salon.

Un homme était assis devant le feu, planté droit et raide sur une chaise ainsi qu'un automate ; il tenait dans ses mains une canne à pomme d'or, sur laquelle il s'appuyait d'un air mélancolique ; il portait un pantalon collant à carreaux gris et blancs, un gilet de nankin, une redingote brune à col raide ; sa

tête, couronnée de cheveux d'un blond roussâtre. était surmontée d'un chapeau droit de forme, à bords imperceptibles. Bref, c'était sir Arthur Collins, en habit de ville, le même que nous avons déjà vu en habit de bal chez le marquis Van-Hop, et qui avait servi de témoin au vicomte de Cambelh dans son duel avec Fernand Rocher. Sir Arthur Collins était un résumé complet de l'Angleterre. On eût dit les trois royaumes incarnés dans un seul homme et passant le détroit d'un seul bloc.

— Ah! ah! dit-il en tournant la tête avec la raideur méthodique que ceux de sa race apportent dans tous leurs mouvements, vous voilà, *my dear!*

— Me voilà, dit le comte. Bonjour, milord.

— Ah! dit l'Anglais, j'étais simplement baronnet.

Le comte s'assit.

— Eh bien? demanda sir Arthur, sans se départir une minute de sa prononciation britannique.

— Eh bien, répondit M. de Château-Mailly, j'ai suivi vos instructions de point en point.

— Avez-vous montré la lettre que je vous ai envoyée?

— Oui; et j'ai su faire le tableau le moins flatté de la passion imaginaire que j'avais éprouvée pour cette femme, non moins imaginaire, que vous appelez la Topaze.

Et le comte raconta succinctement, et sans omettre un seul fait important, la scène que nous venons de décrire.

Sir Arthur écoutait gravement, dormant de temps à autre de petites marques d'approbation en inclinant la tête de haut en bas; puis, à mesure que le comte disait les angoisses, les naïves confiances, l'abandon imprudent d'Hermine, une vive satisfaction semblait se peindre sur son visage couleur de brique.

— Ah! dit-il enfin, nos affaires vont bon train, mon cher comte.

— Vous croyez?

— Sans doute. Il y a du vrai dans tout ce que vous avez dit.

— Ah! la Topaze existe?

— Certainement, puisqu'elle a écrit.

— Et elle se nomme la Topaze?

— Non mais peu importe.

— D'accord. Cependant j'aime à croire qu'elle est moins dangereuse que ne le fait supposer le portrait que j'ai fait d'elle.

— Vous vous trompez; vous étiez encore au-dessous de la vérité.

Le comte tressaillit.

— Mais alors, dit-il, c'est une abominable action que nous faisons là!

L'Anglais se prit à sourire et leva sur M. de Château-Mailly ce regard terne, fixe, sans rayons, qui n'appartient qu'aux fils d'outre-Manche.

— Vous plaisantez, dit-il froidement.

— Je plaisante si peu, dit le comte, que je commence à me repentir d'avoir conclu un marché avec vous.

— Voulez-vous le rompre?

— Dame! murmura M. de Château-Mailly, je veux bien faire tous mes efforts pour gagner les bonnes grâces d'une femme jeune et charmante, dont je ne connais pas le mari; mais me rendre complice de la ruine de ce dernier...

L'Anglais haussa les épaules.

— Ah! dit-il, vous n'êtes pas dans votre bon sens, monsieur le comte.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Car, remarquez bien que ce n'est pas vous qui avez fait tomber Rocher aux mains de la femme dont nous parlons, que vous n'avez été pour rien ni dans sa querelle, ni dans le duel, ni dans l'enlèvement du blessé.

— Au fait, dit le comte, cela est assez juste.

— Par conséquent, poursuivit sir Arthur, si M. Fernand Rocher se ruine, cela ne vous regarde pas... Votre seule mission, à vous, — et cette mission, déjà fort agréable par elle-

même, me semble assez joliment rétribuée par l'héritage du duc votre oncle, dont vous seriez frustré sans moi, — votre mission consiste à plaire à madame Rocher, voilà tout. Du reste, tranquillisez-vous et apaisez vos scrupules, M. Rocher ne se ruinera pas.

— Vous croyez? vous me l'affirmez?

— D'abord il a douze millions...

— Peste! je ne le croyais point aussi riche, murmura le comte, étourdi d'un pareil chiffre.

— Ensuite, nous verrons.

— Milord, dit froidement le comte, ne seriez-vous pas le diable lui-même, par hasard?

— Je le voudrais, répondit sir Arthur avec un flegme parfait. Malheureusement je ne suis que son disciple. Puis il ajouta en souriant: — Commencez-vous à me comprendre?

— A peu près...

— Vous voilà déjà, pour madame Rocher, l'ami, le protecteur, l'homme en qui on a foi. L'espoir que vous lui ramènerez son mari, que vous l'arracherez à cette horrible femme, lui fera faire pour vous toutes les concessions, passer sur toutes les convenances. Elle en agira d'abord avec vous comme avec son frère...

— Mais je ne lui rendrai pas son mari...

— Vous le lui rendrez.

Le comte fit un haut-le-corps.

— Que dite-vous? murmura-t-il.

— Vous avez rendez-vous avec elle demain soir, n'est-ce pas?

— Oui, aux Champs-Élysées, à la nuit tombante.

— Eh bien, vous lui donnerez un vague espoir et lui assignerez une autre entrevue pour le surlendemain. Il n'est pas mal d'aiguillonner un peu l'impatience des femmes, il n'y a pas de quoi s'habituer à vous voir.

— Très bien. Mais alors que lui dirai-je?

— Vous lui annoncerez le retour de son mari sous trois jours, sans entrer dans aucun détail, et en exigeant d'elle qu'elle ne fasse aucune allusion ni au billet, ni à la Topaze.

— Et son mari reviendra?

— Parbleu!

Le comte regarda sir Arthur avec un étonnement profond.

— Mais, en ce cas, dit-il, mes espérances se trouveront ruinées?

— Au contraire, le jour où M. Fernand Rocher rentrera chez lui, vous aurez fait un pas immense dans le cœur de sa femme.

— Voilà ce que je ne puis comprendre.

— Ah! j'oubiais de vous dire qu'il rentrera chez lui brusquement, conduit par la Topaze et l'aimant plus que jamais. Il apportera donc à sa femme un regard morne, une humeur sombre, un front morose, tout ce qui caractérise, en un mot, un mari qui aime ailleurs que chez lui.

— Eh bien, qu'arrivera-t-il?

— Ah! répondit sir Arthur, vous êtes trop curieux aujourd'hui, mon cher comte. Contentez-vous de suivre à la lettre mes instructions, et, croyez-moi, si vous êtes bien pénétré de l'esprit de votre rôle, avant un mois madame Rocher vous adorerait, et, ce qui est plus sérieux, votre oncle, le vieux duc de Château-Mailly, aura renoncé pour jamais à épouser madame Malassis et à vous déshériter.

Sir Arthur Collins se leva à ces mots, remit son chapeau sur sa tête ornée de cheveux rouges, tendit la main au jeune comte et s'en alla, sifflant un air de chasse et marchant de ce pas sûr et compassé qui était un de ses avantages physiques les plus caractérisés.

L'Anglais était venu en coupé de remise, comme un simple mortel. Il se fit conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré, chez M. le vicomte de Cambelh, où il allait changer de costume et de livrée, et réintégrer le baronnet sir Williams dans la



redingote longue et sous le large chapeau du vicomte Andrea, le repent, le bras droit du comte Armand de Kergaz, le philanthrope, le chef de cette police vortueuse qui avait pour mission de rechercher et d'annuler la mystérieuse et redoutable confrérie des Valets-de-Cœur.

Les confidences du comte de Château-Mailly avaient laissé la pauvre Hermine livrée à un horrible désespoir. En vain lui avait-il dit d'avoir foi en lui et en l'avenir, en vain lui avait-il promis de lui ramener Fernand : l'infortunée jeune femme ne voyait et ne comprenait qu'une chose à tout cela, c'est que son mari était infidèle, lui qu'elle aimait et qui l'avait tant aimée : c'est que, à cette heure même où elle se désolait, et, les yeux pleins de larmes, n'apercevait autour d'elle que solitude et isolement, lui, peut-être, avait sa main dans les mains de son odieuse rivale et la regardait en souriant.

Ce qu'elle souffrit pendant la nuit qui suivit, pendant toute la journée du lendemain, nul ne le redira. Et cependant elle demeura fidèle à la promesse qu'elle avait faite au comte, elle n'ouvrit point son âme à sa mère, elle dévora en silence ses larmes et sa douleur, repoussant toutes ses consolations et gardant un affreux mutisme.

En vain M. de Beaupréau, qui paraissait être revenu, à la raison depuis une heure ou deux, en vain la pauvre Thérèse se moutraient-ils affectueux, empressés autour d'elle, Hermine gardait un silence farouche et semblait ne plus vivre qu'une seule et navrante pensée : Fernand ne l'aimait plus !

La nuit, la journée suivante s'écoulèrent sans qu'aucun événement fût venu apporter une trêve à sa douleur. Elle n'avait plus qu'un but, qu'une préoccupation : revoir M. de Château-Mailly, cet inconnu de la veille, qui avait eu pour elle les chaleureux élan de l'amitié, du dévouement sans bornes, et qu'elle considérait maintenant comme son appui le plus ferme, son ami le plus sûr.

Au moment où la nuit venait, Hermine sortit de chez elle furtivement, comme un prisonnier qui s'évade ; elle gagna la place du Havre à pied, enveloppée dans un grand manteau, le visage couvert d'un voile épais. Là, elle se jeta dans un modeste fiacre, et donna l'ordre au cocher de la conduire à l'angle de l'avenue de Lord-Byron.

C'était une froide soirée d'hiver, brumeuse comme un soir de novembre. Les Champs-Élysées étaient déserts et d'une mortelle tristesse, avec leurs grands arbres dépouillés et leur avenue couverte d'une boue noirâtre. Ce fiacre solitaire qui s'en allait au petit trot de ses deux rosses avait un aspect funèbre qui glaçait le cœur des rares passants attardés dans l'avenue. On est dit, en le voyant, la voiture du condamné ou le char de l'infortuné ; et nul n'aurait pu supposer que la femme qu'il contenait, cette femme à l'attitude affaissée, aux yeux rougis par les larmes, qui se cachait dans son voile comme ceux qui vont commettre une mauvaise action, était douze fois millionnaire, et que, huit jours auparavant peut-être, elle avait passé là en plein jour, par une belle après-midi de soleil, en calèche à quatre chevaux conduits à la Daumont, sa main dans la main d'un époux jeune et beau, au milieu d'une foule élégante qui disait avec un soupir d'envie : " Voilà le bonheur, l'amour, l'opulence qui passent ! "

Certes il n'y avait jamais eu rendez-vous moins blâmable, plus excusable, que celui auquel cette pauvre femme courait. Elle y allait pour son mari, pour son enfant, dans l'espoir d'arracher l'un à l'horrible femme qui le tenait dans ses griffes, de conserver à l'autre une fortune menacée par l'avidité furieuse d'une courtisane ; et cependant Hermine tremblait, durant le trajet, comme cette feuille jaunie que le vent d'automne secoue à la cime des arbres. Une voix secrète semblait lui dire qu'elle courait à un danger plus grand peut-être que celui qu'elle allait conjurer.

Le fiacre s'arrêta à l'endroit désigné.

Hermine, dont le cœur battait avec violence, jeta un regard inquiet dans l'avenue de Lord-Byron, entièrement déserte.

Le comte se faisait attendre ; c'était d'une bonne politique. Pendant un quart d'heure, la malheureuse jeune femme attendit, livrée à une anxiété mortelle. Il ne venait pas...

Enfin, un homme parut à l'extrémité opposée de la rue. Il était à cheval ; il arrivait au grand trot.

— C'est lui ! murmura Hermine avec autant d'émotion que si cet homme qu'elle attendait avec une telle impatience eût été l'homme aimé.

C'était, en effet, M. de Château-Mailly.

Il mit respectueusement pied à terre, et, le chapeau à la main, il s'approcha du fiacre.

Hermine était pâle et frissonnante :

— Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

— Depuis hier, madame, répondit le comte, j'ai fait un grand pas ; je sais où est votre mari, je sais où est cette abominable créature. Permettez-moi de vous revoir après-demain, car aujourd'hui je ne puis rien vous dire encore, et ayez bon espoir, je vous ramènerai votre époux.

Hermine voulut l'interroger.

— Non, dit-il, n'oubliez pas que vous m'avez promis de m'obéir...

Il lui baisa la main et ajouta : — C'est après-demain dimanche ; trouvez-vous ici à cinq heures.

Et le comte, déglotté à garder un impitoyable silence, remonta à cheval et disparut.

Hermine rentra chez elle plus désespérée, plus morne qu'à l'heure où elle était sortie. Elle avait tant espéré de son entrevue avec M. de Château-Mailly !...

Cependant les âmes nobles et résignées s'habituent insensiblement à la douleur, pour peu qu'à l'horizon, dans l'avenir, brille, si petite, si imperceptible qu'il soit, un coin de ce ciel bleu qu'on nomme l'espérance. Hermine pleurait, Hermine était torturée par le fer rouge de la jalousie ; et déjà pourtant elle avait si bien foi dans les promesses du comte, qu'elle espérait le retour de l'infidèle. Elle passa ces deux jours, qui devaient s'écouler avant qu'elle revît le comte, tout entière à son enfant, se réfugiant dans l'amour maternel comme le navire battu par la tempête se hâte de rentrer au port, se cramponnant à ce borceau comme le marin qui se noie à la corde de sauvetage.

Le dimanche, elle fut exacte au rendez-vous, et cette fois M. de Château-Mailly ne se fit point attendre.

— Réjouissez-vous, madame, dit le comte, votre mari reviendra... Et, comme elle frissonnait de joie et d'émotion tout à la fois, le comte poursuivit : — Mercredi, dans la soirée, vous le verrez rentrer rue d'Isly. Mais, au nom du ciel, madame, au nom de votre repos, de votre avenir, de votre enfant, au nom du dévouement que j'ai pour vous, obéissez-moi encore.

— Dites, murmura-t-elle, j'obéirai...

— Acceptez l'explication que votre mari vous donnera sur son absence. Croyez-le ou feignez de le croire. Ne prononcez ni le nom de cette femme, ni le mien. Me le jurez-vous ?

— Je vous le jure !

— Merci ! adieu !

Elle rentra chez elle le cœur palpitant d'espoir, ayant déjà pardonné, et résolu à compter les heures et les minutes qui la séparaient encore du moment où, selon la promesse du comte, il devait revenir.

L'histoire de cette attente est un long poème à elle seule. Nous ne la redirons pas et nous franchirons trois jours en trois lignes.

Le mercredi soir, dès huit heures, la pauvre Hermine sentit que sa vie toute entière était suspendue à un seul bruit, celui de la cloche de l'hôtel. Quand arriverait-il ? à quelle heure ? comment ? Elle ne le savait, mais elle croyait à ce que lui avait dit le comte, et chaque fois que la porte de l'hôtel s'ouvrait, elle éprouvait une angoisse inexprimable. Seule dans son boudoir, l'œil fixé sur l'aiguille de la pendule, Hermine vit les heures succéder aux heures. Minuit sonna... Il ne revenait pas !

IMPRIMERIE

DU

SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO

MONTREAL

Circulars

Envelopes de comptes

Fotos de lettres

Cartes d'affaires

Pamphlets

Calendriers, Etc., Etc.

Ouvrages de Couleur et de Luxe

à des prix très modérés

Les ordres reçus par téléphone ou par la poste reviennent au plus  
grand avantage.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL

TELEPHONE BELL 634